LA COMTESSE
DE MONRION.



LA COMTESSE

DE MONRION

PAR

Frédéric Soulié.

—

TOME III.



BRUXELLES.
MELINE, CANS ET COMPAGNIE.
LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE.

—

1846

I

LA LEÇON.

Léona était retirée dans son boudoir. Elle était assise au pied du lit de Léda. Les soins que Dorothée avait prodigués à la malheureuse victime de la brutalité d'Hector avaient fait disparaître, en partie, les traces de l'horrible violence exercée contre elle : Léda paraissait calme. Léona, au contraire, était pâle, défaite ; son œil, tantôt immobile, tantôt hagard, annonçait une agitation excessive. Ses yeux étaient cernés par l'insomnie, son front crispé par des pensées

terribles, et elle murmurait à voix basse des phrases entrecoupées.

Plusieurs fois elle se leva avec impatience, alla entr'ouvrir les rideaux roses d'une fenêtre et revint prendre sa place en disant :

— Ne viendra-t-il pas ?

Puis elle se replaça en face de Léda, et l'examina curieusement. Celle-ci, le sourire aux lèvres, l'œil brillant et joyeux, s'était prise à dire doucement, et d'une voix presque insaisissable, une chanson mélancolique. Léona la regardait, et elle allait peut-être l'interrompre, lorsque le bruit imperceptible d'une porte qui s'ouvrit l'arrêta. Dorothée entra et lui fit un signe.

— C'est lui ? dit Léona. Dorothée, veille sur cette femme.

Léona passa dans sa chambre, où elle trouva Hector de Montaleu. De même que Léona, il paraissait avoir subi une nuit d'angoisses et de terreur. Son œil était éteint, son visage pâle et avachi ; jamais ses plus rudes journées de chasse et ses nuits les plus frénétiques de débauche n'avaient brisé à ce point la force herculéenne du colosse. Léona sourit en le voyant ainsi. Cette prostration lui promettait un esclave docile.

Hector trembla et baissa les yeux en apercevant Léona.

— Vous avez la lettre ? lui dit madame Amab.

Un signe de tête affirmatif fut la seule réponse d'Hector.

— Qu'avez-vous fait depuis ce matin ?

Hector regarda Léona avec un étonnement stupide ; il semblait lui demander comment elle supposait qu'il eût pu faire quelque chose.

— Je vous demande, reprit Léona avec impatience, ce que vous avez fait depuis ce matin ?

— Mais, reprit Hector d'un air presque hébété, rien... Que pouvais-je faire ?

— Ce que vous eussiez fait, si ce qui s'est passé cette nuit n'eût pas eu lieu.

— Et qu'aurais-je fait ? dit Montaleu avec un sourire dégradé.

Léona, qui avait vu avec joie l'abattement de Montaleu, trembla en pensant que toute l'énergie de ce caractère farouche était peut-être brisée. Elle l'examina attentivement, pendant que, la tête basse et les yeux fixés sur la terre, il semblait absorbé dans une profonde atonie.

Alors d'une voix douce et âcre à la fois, avec une souplesse de serpent, un regard de basilic, elle reprit :

— Comment ! le vicomte Hector de Montaleu a été chassé de chez M. le marquis de Montéclain, et il ne lui en a pas encore demandé raison ?

— Il me refusera, repartit Hector d'un ton abattu.

— Et pourquoi?...

— Pourquoi! fit Hector en tressaillant, pourquoi!... répéta-t-il, ne savez-vous pas qu'on a retrouvé le corps de...?

— Je le sais, et je sais aussi qu'on espère le sauver.

Hector se recula avec effroi.

— Le sauver! répéta-t-il, alors il parlera, alors...

— Que dira-t-il?... fit Léona avec anxiété.

Hector parut chercher une réponse, mais il ne la trouva point.

— Je ne sais, dit-il.

— Il dira, reprit Léona, qu'il avait un rendez-vous avec moi dans la forêt; qu'après m'avoir quittée, un coup de fusil tiré d'un fourré l'a frappé en pleine poitrine, qu'alors il est tombé de cheval, et puis... qu'il ne se souvient plus de rien; car il était si complétement évanoui que vous l'avez cru mort.

Hector releva la tête comme un homme qui voit poindre une lueur lointaine dans les ténèbres où il est perdu.

— Ah! oui, dit-il avec un profond soupir, c'est vrai; il ne peut pas dire autre chose...

— Qui savait que vous étiez dans la forêt à cette heure? Personne, excepté moi.

— Et vous vous tairez?

— Oui, mais à une condition... c'est que vous ferez tout ce que je vais vous prescrire.

La force manqua au coupable, et il répondit en baissant la tête, et sans même savoir ce qu'on allait lui demander :

— Je ne pourrai pas.

Léona frappa la terre du pied avec colère ; mais presque aussitôt elle redevint plus calme. Elle voulait relever cette énergie brisée, et pour cela elle sentait qu'il fallait faire comprendre à Hector les moyens de salut qui lui restaient, avec la patience que met une mère attentive à faire pénétrer des pensées compliquées dans l'intelligence paresseuse d'un enfant.

—Voyons, lui dit-elle, si vous ne m'aviez pas rencontrée dans la forêt, si rien de ce qui s'est passé ne fût arrivé, n'auriez-vous pas, dès ce matin, envoyé une provocation à M. de Montéclain qui vous a chassé comme un laquais?...

— C'est vrai, dit Hector; mais je l'ai oublié, je ne l'ai pas fait.

— Eh bien! puisque vous reconnaissez maintenant que vous eussiez dû agir ainsi, il faut le faire.

— Mais, reprit Hector dont l'accablement ne lui permettait qu'à peine de comprendre le sens des paroles de Léona, s'il me refuse ?...

— Alors vous le traiterez devant tous de lâche et de calomniateur.

— De lâche !... dit Hector. Oh ! non... non... On ne le croira pas ! Le traiter de calomniateur : pourquoi ?

— Pour avoir voulu faire croire que vous étiez le père de cet enfant...

— Ah ! fit Hector avec désespoir, l'appeler calomniateur... quand c'est la vérité... On ne me croira pas...

— Mais, reprit Léona en l'interrompant, n'avez-vous pas déjà dit en face à Montéclain qu'il en avait menti ?

— Oh ! oui, c'est vrai.

— C'est alors qu'il vous a chassé, et que vous lui avez juré de tirer raison de cet outrage ?

— Oui, c'est encore vrai...

— Eh bien ! maintenant, ne devez-vous pas soutenir ce que vous avez dit ?

— Oui, répondit Hector, que rien ne semblait pouvoir arracher à son accablement, je devrais le faire.

— N'avez-vous pas tout à craindre, si vous ne le faites pas ? Ne dira-t-on pas que vous recon-

naissez comme vraie l'accusation de Montéclain?

— Oui.

— Tandis que si vous persistez à la nier, c'est Montéclain qui aura menti...

— Ah ! oui, repartit Hector toujours sous le poids de la même pensée ; c'eût été possible, si je ne vous eusse pas trouvée ; si, pour avoir cette lettre...

— Cette lettre n'existe plus, ou bien elle est entre vos mains.

— Oui, reprit-il avec le ton désolé d'un misérable qui, enfermé dans son crime, n'y voit aucune issue; mais on voudra savoir pourquoi on a fait disparaître cette lettre.

— Qui peut dire que c'est vous? et pourquoi vous en accuserait-on? Cette lettre ne vous compromet pas, et vous n'avez aucun intérêt à vous en emparer.

— C'est possible, dit Hector, chez qui le remords se plaçait incessamment entre son intelligence et les raisonnements de Léona ; mais elle vous intéressait, vous, et alors...

— Moi ! fit Léona avec dédain ; ne vous occupez pas de moi... je saurai me défendre si on m'accuse. Mais vous, si vous voulez vous sauver, il ne suffit pas de vous défendre, il faut accuser !

— Accuser... qui? demanda Hector en regardant Léona avec stupéfaction.

— Écoutez, reprit-elle, et comprenez-moi bien si vous pouvez.

Elle se plaça près d'Hector, lui prit la main, et lui dit, comme si elle eût besoin de toutes les puissances de la persuasion pour arriver jusqu'à cet esprit frappé d'obscurité :

— Regardez-moi et écoutez-moi. Hier, en quittant le château de Montéclain, vous êtes rentré chez vous indigné de l'odieuse accusation qu'il avait osé porter contre vous, et résolu à la venger?

— Oui, oui, fit Hector en hésitant, et... et après...

— Ce matin, vous allez chercher des témoins pour demander raison à Montéclain de son insulte...

— Et qui voulez-vous que j'aille chercher?... Brias, Champmortain, qui étaient présents à l'insulte?...

— Brias et Champmortain, précisément, dit Léona d'un ton affirmatif.

— Ceux qui ont vu la lettre de Léda ?

— Mais, reprit Léona avec une patience obstinée, cette lettre ne vous nomme pas, et Léda se taira maintenant...

— Qu'est-ce que cela fait? dit Hector; ils ont vu la lettre; ils savent que Léda est la mère de ce misérable enfant recueilli par madame de Monrion; ils demanderont quel est le père de cet enfant...

— Très-bien. Mais, repartit Léona en pesant ses paroles, si Léda n'était pas coupable... si elle n'était pas la mère de l'enfant...

— Mais, dit Hector avec désespoir, la lettre... la lettre...

— Si la lettre était fausse...

Hector attacha sur Léona des yeux épouvantés,

— Si cette lettre, continua Léona en faisant à la fois pénétrer son regard et sa parole dans l'esprit troublé d'Hector, si cette lettre, confiée d'abord à madame de Monrion, et si longtemps conservée par Montéclain, était une invention pour faire retomber sur des innocents la faute dont ils sont coupables...

— Montéclain et Julie?... fit Hector en regardant Léona d'un œil fixe.

Il crut avoir compris, mais presque aussitôt il reprit d'un ton désolé :

— Pourquoi se seraient-ils cachés? Ne sont-ils pas libres l'un et l'autre?...

— Ce n'est pas une raison pour une femme d'avouer qu'elle s'est laissé séduire.

— Mais pourquoi ne se seraient-ils pas mariés?

— Parce que M. de Montaleu, qui a fait de Julie son héritière, n'eût jamais consenti à son mariage avec Montéclain qu'il déteste et qu'il méprise.

— Ah! fit Hector en relevant la tête, oui... oui... bien... Ah! oui...

Il se leva, passa sa main sur son front en prononçant ces mots. Grâce à la parole perfide de Léona, une lueur infernale commençait à pénétrer dans la nuit effroyable où il s'agitait.

— Après... après?... dit-il d'une voix altérée et curieuse.

— Que signifie, reprit Léona avec un sourire de triomphe, cette prétendue lettre lue par la comtesse de Monrion, lue ensuite par Montéclain, et qui dit, il y a six mois, dans la bouche des deux confidents, que Léda va voir à Paris sa mère malade, et qui, six mois après, se trouve renfermer l'aveu d'une faute?

— En effet... c'est vrai... oui... c'est possible..., repartit Hector, cela peut paraître extraordinaire. Mais, ajouta-t-il en s'arrêtant devant Léona, il est certain qu'à cette époque Julie et Montéclain ne se connaissaient pas.

—Qui vous l'a dit? continua madame Amab; Montéclain et Julie n'habitaient-ils point Paris,

cette ville où tout se perd dans le bruit et dans la multitude? Ne sont-ils pas revenus l'un et l'autre dans ce pays au mois d'octobre dernier? A supposer qu'ils ne se connussent pas, comment auraient-ils pu si vite s'entendre pour cacher tous deux à Bricord la faute de sa femme, pour lire tous deux dans une lettre ce qui n'y était pas? Cette coïncidence est inexplicable. Et depuis, qui donc a été au village de Saint-Faron?

— Julie... Julie seule...

— Julie et Montéclain!

— Vraiment?...

— MM. de Montaleu, Brias, Champmortain, de Rudesgens, n'ont-ils pas vu entrer Montéclain chez la nourrice, à l'instant où Julie en sortait?... Ils y étaient peut-être venus ensemble...

— La nourrice peut dire le contraire...

— La nourrice a disparu et savez-vous où elle est cachée? Dans le château de Montéclain.

— Impossible...

— J'en suis sûre, dit Léona. Que cette femme dise tout ce qu'elle voudra... c'est Montéclain qui le lui aura dicté. Et maintenant encore, comment se fait-il que ces gens qui ne se connaissaient pas aient été surpris à la ferme de

Bricord causant tête à tête, pendant que Montéclain nous tenait tous occupés à poursuivre un sanglier? Comment ces gens qui ne se sont jamais vus se sont-ils précisément rencontrés ce matin dans la forêt?...

— Vous avez raison, fit Hector. En effet, oui..., reprit-il comme s'il cherchait à résumer tout ce que venait de lui dire Léona. Oui, la lettre est fausse. Aujourd'hui, ils prétendent qu'elle contenait un aveu de Léda, et ils se sont donc entendus pour inventer cette fable. En effet, il est impossible de croire que chacun de son côté eût eu la même pensée de mentir à Bricord. Ils ne lui ont donc pas menti alors, mais ils mentent à présent...

— C'est cela, dit Léona avec satisfaction; et puis?... reprit-elle comme un maître qui fait répéter à un enfant la leçon qu'il vient de lui enseigner :

— Et puis, continua Hector, jamais ni moi, ni Léda nous n'avons été voir cet enfant, tandis que Montéclain y est allé et Julie aussi...

— Très-bien, dit Léona, et puis?...

— Et puis, ils s'y sont rencontrés le lendemain du bal; et puis, ils se sont rencontrés à la ferme pendant que Montéclain nous amusait à la chasse ; et puis, ce matin encore ; et la nour-

rice est cachée chez Montéclain... Ah ! je comprends..., s'écria sourdement Hector, vous avez raison. Et lui qui m'a chassé si insolemment, lui qui m'a insulté... Oh ! il me le payera cher ! il...

Hector s'arrêta tout à coup, comme si tout cet enthousiasme féroce s'était brisé contre un obstacle qui venait de surgir à l'instant devant lui.

— Mais qui expliquera la blessure du colonel, la soustraction de la lettre?

Léona reprit cette allure de serpent, cette voix âcre et pénétrante avec laquelle elle faisait couler goutte à goutte dans l'épais cerveau d'Hector le poison subtil de ses infernales combinaisons :

— Ce qui expliquera l'assassinat du colonel et la disparition de la lettre, c'est l'intérêt des coupables ; si c'est pour conserver à Julie l'héritage de votre oncle que Montéclain n'a pas voulu avouer son intrigue avec elle, n'avait-il pas un intérêt réel à faire disparaître l'héritier qui venait réclamer cette immense fortune ?

— Mais la lettre?

— Si celle qu'il a montrée était fausse, comment se serait-il exposé à la faire démentir par Léda?

— La dénégation n'eût rien fait.

— Mais comprenez donc que cette lettre est fausse. Donc elle n'est pas de l'écriture de Léda.

— Eh bien? dit Hector, qui ne comprenait pas.

— Puisque vous dites qu'elle est fausse, fit Léona avec le geste et l'intonation de quelqu'un qui détaille à un esprit borné un raisonnement subtil, il est certain qu'elle ne doit pas être de l'écriture de Léda. Vous comprenez... la lettre est fausse, et c'est Montéclain qui l'a écrite; or, s'il a pu la montrer à Champmortain et aux autres, qui ne connaissent pas l'écriture de Léda... il a dû craindre cependant qu'elle n'arrivât à l'examen de gens qui connaissent cette écriture, vous comprenez... donc il a dû tout faire pour la soustraire à ceux qui auraient déjoué sa supercherie en déclarant que cette lettre n'était pas de l'écriture de Léda. Si la lettre est fausse, il a eu intérêt à l'anéantir après s'en être servi... Comprenez-vous?...

— Oui, oui..., dit Hector qui écoutait avec attention.

— Eh bien donc! reprit Léona avec un sourire cruel, vous comprenez aussi pourquoi Montéclain a dû la remettre au colonel, dont il voulait se défaire, et auquel il était bien sûr de l'arracher.

Montaleu regarda Léona avec une singulière

terreur ; la duplicité profonde de cette femme, cet art prodigieux de donner à des événements et à des circonstances qui pouvaient les perdre une apparence, un sens, un but qui pouvaient en perdre d'autres, l'épouvanta.

— Oh ! lui dit-il d'une voix altérée, vous feriez douter de l'innocence d'un saint...

— Et mieux encore, du crime d'un assassin, répliqua Léona avec mépris.

Hector la regarda avec colère.

— Oh! lui dit-elle, maintenant que nous sommes dans cette voie, il faût y marcher jusqu'au bout ou y périr dans quelques heures.

— C'est affreux, fit Hector.

— Il faut faire cela, ou vous attendre à être dénoncé par Montéclain, et accusé de la disparition de Léda...

— Léda ! dit Montaleu en se posant devant Léona, y avez-vous pensé ?... Comment expliquerez-vous sa disparition? Est-ce aussi Montéclain qui l'a fait disparaître ?...

— Léda! reprit madame Amab avec un sourire triomphant, Léda !... Mais comprenez donc que je l'ai trouvée cette nuit, blessée et perdue dans la forêt, et que dans une heure je la renvoie à sa ferme.

— Mais elle parlera ! s'écria Montaleu.

— Non.

— Mais elle m'accusera d'être le père de cet enfant!

— Non.

— Mais elle dira que c'est moi qui l'ai frappée !

— Non, vous dis-je.

— Mais que lui avez-vous donc promis?

— Rien.

— De quoi l'avez-vous donc menacée?

— De rien.

— Elle consent donc à entrer dans ce complot ?

— Léda ne nous servira pas plus qu'elle ne peut nous nuire.

— Elle est donc morte?

— Elle est folle.

II

MÈRE ET FILLE.

Un moment après celui où Champmortain, M. de Rudesgens et Brias partaient ensemble pour se rendre chez madame de Monrion, Léona entrait chez M. de Rudesgens et faisait demander une entrevue à la vieille marquise. Celle-ci, selon cette habileté vulgaire des femmes, qui est quelquefois du génie chez les grands capitaines, s'était décidée, comme on l'a vu, à porter la guerre et le désordre dans le ménage d'un autre pour éviter les perturbations qui pouvaient éclater dans le sien.

Après ce qu'elle venait de dire contre Léona, madame de Rudesgens n'était guère en disposition de la recevoir, et elle allait lui faire répondre qu'elle n'était pas visible, lorsque Sylvie arrêta la chambrière qui avait annoncé l'arrivée de madame Amab, en lui disant :

— Je vais la recevoir à l'instant.

— Comment! lui dit madame de Rudesgens à voix basse, mais avec une surprise et une indignation très-vives, malgré ce que vous savez?

— Oui, répondit Sylvie ; il le faut, ma mère ; car si je sais... elle sait aussi...

— Quoi donc? fit madame de Rudesgens tout épouvantée.

— Prenez garde, reprit Sylvie, nous ne sommes pas seules.

Elle se tourna vers la chambrière qui attendait, et lui dit d'une voix altérée :

— Faites entrer madame Amab.

— Mais qu'y a-t-il? fit tout aussitôt madame de Rudesgens, que sait-elle donc?

— Oh ! ma mère, ma mère, dit Sylvie en se cachant dans ses bras, ne l'avez-vous pas deviné?

Léona parut en ce moment. Quelqu'un qui eût pu la voir dans l'entretien qu'elle avait eu avec Hector de Montaleu, et qui eût assisté à son entrée dans l'appartement de madame de Rudes-

gens, eût tremblé à son aspect. Cette femme, dont le visage était, quelques instants avant, altéré par l'insomnie et par le conflit des sinistres pensées auxquelles elle était en proie, cette femme avait repris, comme par enchantement, tout le calme assuré de sa beauté, toute la limpidité de son regard, toute la grâce et toute la confiance de son sourire. Tant de puissance sur elle-même et tant d'art pour dissimuler ses souffrances physiques, devait tout faire craindre d'une pareille femme. La façon dont elle regarda Sylvie et madame de Rudesgens avait quelque chose de dédaigneux et de cruel à la fois. L'oiseau de proie prêt à fondre sur le nid où il tient les victimes qu'il va dévorer doit les regarder ainsi ; l'assassin puissant qui va frapper dans un cachot des prisonniers sans défense doit montrer ce regret dédaigneux en se trouvant en présence d'ennemis trop faciles à exterminer.

Léona s'avança, et, de sa voix la plus douce et par conséquent la plus menaçante, elle dit à madame de Rudesgens :

— Eh bien ! madame, comment êtes-vous remise de votre évanouissement d'hier au soir?

— Parfaitement, repartit madame de Rudesgens ; la chaleur, le bruit, une fâcheuse disposition...

— Et peut-être aussi, dit Léona gracieusement, de fâcheux souvenirs évoqués par M. de Montéclain...

— Madame, fit madame de Rudesgens avec une colère soudaine, je ne vous comprends pas.

— Voulez-vous permettre à Sylvie de s'éloigner, madame? reprit Léona; peut-être alors pourrai-je mieux me faire comprendre.

Madame de Rudesgens eut peur, et, retenant Sylvie près d'elle, elle répondit :

— Ma fille ne doit avoir avec personne d'entretien auquel sa mère ne puisse assister, et je suppose que vous n'avez rien à me dire que ma fille ne puisse entendre.

— Comme il vous plaira, madame, répliqua Léona; je suis la personne la plus accommodante du monde; je puis, auprès des personnes intéressées, garder un secret pendant dix ans, et je puis le divulguer devant mille personnes assemblées... Que madame de Champmortain reste donc, puisque vous le trouvez convenable.

— Vous êtes bonne, madame, reprit Sylvie d'un ton suppliant; vous n'avez rien à dire à ma mère qui puisse lui causer de la peine, soit par rapport à elle, soit par rapport à d'autres personnes?

— Vous vous trompez, Sylvie, repartit gravement Léona; ce que j'ai à dire à madame de Rudesgens est terrible, et peut devenir pour elle une source de malheurs.

— Pour moi! fit madame de Rudesgens, dont l'humeur acrimonieuse, toujours prête à se révolter, grondait sourdement, malgré la crainte qu'elle éprouvait.

— Pour vous, madame, dit Léona.

Madame de Rudesgens se redressa superbement et repartit avec hauteur :

— Pensez-vous pouvoir me menacer comme vous avez sans doute menacé cette malheureuse enfant?

— Madame ne m'a jamais menacée, ma mère, dit Sylvie. Le hasard, ajouta-t-elle en balbutiant, lui a fait surprendre une entrevue innocente. Je vous le jure... elle connaît les sentiments dont je ne suis pas maîtresse... mais... je puis dire... que jamais...

— Sylvie, reprit Léona avec tristesse, vous êtes faible, et la passion peut vous rendre cruelle; mais vous souffrez autant du mal que vous faites que de celui que vous éprouvez. Laissez-nous, je vous en prie; il ne faut pas que vous appreniez, comme moi, que tout est mensonge et hypocrisie dans ce monde; laissez-nous. Dieu vous a

gardé des sentiments de vénération et de respect dans l'âme ; ne risquez pas de les perdre. Laissez-nous.

— En vérité, madame, s'écria madame de Rudesgens, pendant que Sylvie écoutait Léona avec une surprise pleine d'effroi, en vérité, ceci dépasse toutes les bornes de l'inconvenance ; oubliez-vous que vous êtes chez moi, que c'est devant une mère que vous dites à la fille de se retirer? Madame, ne comprenez-vous pas que si quelqu'un doit sortir d'ici, c'est vous?

— Restez donc, Sylvie..., dit Léona, dont la voix prit un éclat railleur et menaçant, restez... Et vous, madame, ajouta-t-elle en se tournant vers madame de Rudesgens, êtes-vous bien sûre d'avoir le droit de chasser de chez vous la prétendue fille de Sophie Muller et de Joseph Miras?

A cette parole, et comme si tout à coup un fantôme hideux, épouvantable, s'était levé devant madame de Rudesgens, elle attacha sur Léona un regard éperdu, tendit vers elle sa main qui tremblait convulsivement, et répéta d'une voix entrecoupée et sourde :

— La fille de Sophie Muller et de... vous!...

— Oui, moi, repartit Léona.

— Sylvie! Sylvie! dit madame de Rudesgens

avec un geste brusque et sans quitter Léona du regard, Sylvie! sortez, sortez.

— Non, reprit Léona durement, qu'elle reste à présent pour apprendre...

— Oh! fit madame de Rudesgens avec un cri désespéré et en joignant les mains, pas devant elle... pas devant elle...

C'était le mot que M. de Rudesgens avait dit à Sylvie. Misérable mère et misérable fille, qui avaient à se cacher l'une de l'autre! Ah! toute faute a donc son châtiment!

— Allez, Sylvie, allez, ajouta Léona après un moment d'hésitation; mais souvenez-vous un jour que moi, l'enfant abandonné et proscrit, que moi, la femme perdue et que chacun se croit le droit d'insulter, souvenez-vous que j'ai eu pitié, moi... et que je n'ai pas voulu me venger comme je l'aurais pu.

— Va, va, Sylvie, lui dit sa mère d'un ton égaré, va.

Sylvie s'approcha de sa mère et prit sa main pour la baiser; mais madame de Rudesgens l'attira dans ses bras et l'y retint longtemps en l'inondant de larmes. Léona les contemplait; une pâleur mortelle se répandit sur son visage, et dès que Sylvie eut quitté la chambre, elle s'écria :

— Ah ! oui, voilà l'enfant chérie, la fille bien-aimée, celle qu'on ne menace pas de chasser...

— Que me voulez-vous? que me demandez-vous? dit madame de Rudesgens qui avait à peine la force de parler.

— Je veux me venger, repartit froidement Léona.

— De moi!... Mais, s'écria madame de Rudesgens, que vous ai-je donc fait?...

— Oh ! rien en vérité..., dit Léona avec une ironie malveillante, rien; une mère qui, pour cacher ses fautes, renie son enfant; qui, riche d'une fortune colossale, la condamne presque à la misère; qui, pour s'assurer la possession légitime d'un grand nom, la dote par un acte faux du nom d'un laquais et d'une femme misérable, la mère qui fait cela a bien le droit de demander à sa fille : « Que vous ai-je donc fait? »

— Voulez-vous de l'argent?...

— Non...

— Voulez-vous une fortune?...

— Non...

— Mais que voulez-vous, mon Dieu?

— Je vous l'ai dit, je veux me venger.

— Mais de qui?...

— De madame de Monrion.

Quoique ce mot dût alléger l'épouvante que

ressentait madame de Rudesgens, elle en resta comme glacée, tant l'accent de Léona était impitoyable et menaçant.

— De madame de Monrion? répéta-t-elle.

— Oui, de celle à qui votre mari, votre gendre et l'amant de votre fille sont allés tout à l'heure apporter une réparation de l'injure qu'on lui a faite chez vous.

— Mais, repartit madame de Rudesgens, il paraît que ces messieurs ont lu hier une lettre qui atteste l'innocence de madame de Monrion...

— Cette lettre est fausse, dit Léona. Madame de Monrion est coupable, elle doit l'être, je veux qu'elle le soit...

— Vous voulez! fit madame de Rudesgens en consultant l'expression du visage de Léona.

—Et vous le voudrez aussi..., repartit Léona. Et Sylvie le voudra comme vous.

— Mais que puis-je, moi, contre cette pauvre jeune femme?

— Vous qui savez si bien prendre vos précautions pour mettre à l'abri votre honneur... vous ne savez pas comment on perd celui des autres?... Oh! vous êtes trop modeste, madame; je venais vous demander des conseils...

Madame de Rudesgens baissa la tête, aussi furieuse que désolée d'être obligée de subir cet

empire implacable que Léona lui imposait si insolemment. Du reste, nul sentiment de tendresse ou de repentir, nulle émotion du sang n'avait agité ces deux femmes. Ce n'était pas là la reconnaissance d'une mère et d'une fille, c'était le pacte de deux coupables et de deux méchants.

— Mais, s'écria madame de Rudesgens avec colère, quelle main infernale a donc déchiré le voile? Qui vous a appris ce secret?

— Vous, madame, vous. Depuis longtemps, je sais que je ne suis pas la fille de Joseph Miras et de Sophie Muller. Avec l'acte qui m'assurait une certaine fortune se trouvait un écrit qui devait m'être remis le jour de mon mariage.

— Cet écrit, de qui est-il?

— De mon père.

— De votre père... de...

Madame de Rudesgens s'arrêta.

— Ce n'est pas possible... Il m'a juré que jamais il ne m'avait nommée, que jamais mon nom n'avait été écrit.

— Aussi, n'y est-il pas.

— Il me l'a écrit de son lit de mort.

— De son lit de mort! répéta Léona; il est donc mort?

— Vous ne le saviez pas? lui dit madame de

Rudesgens avec le regret de s'être laissée aller à l'effroi que lui avait causé la terrible apparition de cette fille abandonnée. Vous ne le connaissez donc pas?

— Eh bien! non, repartit Léona; il est inutile de nous arracher par surprise des secrets que nous devons nous dire sans détour. L'écrit qui m'a été remis le jour de mon contrat de mariage est adressé à M. de Montaleu.

— M. de Montaleu! fit madame de Rudesgens, et il le connaît?...

— Pas encore, et il ne le connaîtra jamais, si vous voulez...

— Mais que dit-il cet écrit?

— En voici la copie, répondit Léona.

Madame de Rudesgens la prit avec anxiété et lut ce qui suit :

« Mon ami, au moment de partir pour un long voyage, je confie cette lettre à un notaire pour qu'elle soit remise le jour de son mariage à celle qui te la remettra à toi-même. Il se peut qu'un jour, malgré mes soins pour assurer sa fortune, elle tombe dans la misère et l'abandon; je compte sur toi pour lui venir en aide, et pour forcer, au besoin, à la protéger, celle qui me l'a fait abandonner, et qui m'a forcé de com-

mettre une action indigne d'un honnête homme. Gertrude-Sophie n'est point, comme le porte son acte de naissance, la fille de Joseph Miras et de Sophie Muller; elle est ma fille, et elle est née d'une femme que tu connais, et dont tu as protégé la fortune. A l'époque de la naissance de cette enfant, cette femme était sur le point de se marier avec un de nos amis communs. Pour cacher sa faute à tous les yeux, et pour que jamais l'enfant abandonnée ne pût rechercher à qui elle appartenait, elle trouva deux misérables qui, à prix d'or, la reconnurent pour leur fille. Joseph Miras, un valet de sa mère, se chargea de trouver une complice. Il profita de la misère d'une pauvre femme, appelée Sophie Muller, qui accepta le marché. Mais, comme je te l'ai déjà dit, un jour peut arriver où cette enfant sera abandonnée par sa mère supposée, comme elle l'a été par sa véritable mère. S'il en était ainsi, je te la recommande. Prends soin d'elle, et, au besoin, adresse-toi à celle dont l'immense fortune peut aisément réparer les torts de son premier abandon. Je ne te la nomme pas, tu la reconnaîtras suffisamment en te rappelant que c'est celle que nous désignions entre nous sous le nom de *la Fée aux diamants*.

« D'un autre côté, mon ami, comme il est possible que la fille qu'il me faut abandonner ne fût pas digne de ton intérêt; comme il ne faut pas qu'elle abuse d'un secret que je n'ose confier qu'à toi; comme il se peut que si je lui disais ici le nom de sa mère et le mien, elle s'en servît pour porter le désordre dans deux familles, je laisse à ta prudence de juger si tu dois le lui révéler, de mesurer ce que tu peux faire pour elle, et de la protéger ou de la laisser à son abandon, selon qu'elle le méritera. Je signe cet écrit d'un nom, et je le scelle d'un cachet que tu connais tous deux aussi bien que mon écriture, et maintenant je puis partir, car je compte sur toi. »

L'écrit était signé : MATHEUS LUDWIG, et le cachet posé près de ce nom portait un pistolet avec cette légende : LETHUM QUAM LUTUM.

Madame de Rudesgens resta un moment l'œil attaché sur cet écrit; puis elle regarda Léona, puis encore le papier.

— Oh! disait-elle dans sa pensée, elle n'avait aucune preuve que cet écrit inutile et que M. de Montaleu eût refusé de comprendre, car il la hait et la méprise, et moi, comme une folle, je me suis livrée tout entière.

Madame de Rudesgens froissa le papier avec colère.

— Ce n'est qu'une copie, lui dit froidement Léona, l'original est en mon pouvoir.

Madame de Rudesgens ne répondit pas, elle cherchait par quel moyen elle pourrait démentir tout ce qu'elle venait d'avouer à Léona. Celle-ci parut la deviner, car elle reprit aussitôt :

— Ne vous repentez pas, madame; car si cette révélation ne vous fût venue par moi, elle vous fût venue par un autre.

— Par qui donc?

— Par le fils de Sophie Muller.

— Mais il y a quinze ans, lorsqu'il s'est présenté à M. de Montaleu pour se faire reconnaître par lui...

— M. de Montaleu l'a chassé, et vous qui d'un seul mot eussiez pu détruire l'erreur du vieux marquis, vous l'avez laissé faire.

— C'était un misérable qui annonçait tous les vices possibles...

— En vérité?... dit Léona.

— Montaleu m'a raconté cela; ce jeune homme, à peine âgé de quinze ans, l'a menacé de sa vengeance; il a parlé de châtiment, que sais-je?

— Et que pensez-vous qu'il soit devenu?

— Il pourrit probablement dans la misère ou au fond de quelque prison ; ce ne pouvait être qu'un misérable.

— Quel qu'il soit, dit Léona, cet homme est ici.

— Et il sait... la vérité?

— Il doit la savoir; car il a assisté hier au souper de Montéclain.

— Au souper de Montéclain... Ainsi cet homme serait sans doute le malheureux qui sert le colonel?

— Ah! dit Léona en jetant un regard irrité sur madame de Rudesgens, que vous êtes bien tous les mêmes, vous dont la naissance et la fortune ont fait la vie, vous ne pouvez concevoir qu'un être, quel qu'il soit, vaille quelque chose par lui-même : parce que vous l'avez rejeté insolemment dans la misère et l'ignominie, vous pensez qu'il vivra dans l'ignominie et la misère. Tout ce qui est grand, tout ce qui est fort, tout ce qui est puissant par sa propre valeur, vous est étranger... Madame de Rudesgens, l'enfant que vous avez voué à la honte et à l'abandon porte aujourd'hui un nom plus célèbre dans le monde entier que ne le fut jamais celui de votre noble mari. L'enfant renié par M. de Montaleu, et que vous cherchez à re-

trouver dans les ordures des antichambres, était assis à votre table, l'égal par sa jeune renommée de tous ceux qui s'y trouvaient ; le fils de M. de Montaleu est le colonel Thomas Rien.

— Et il sait la vérité ? fit madame de Rudesgens, qui n'avait fait nulle attention au mouvement oratoire de Léona.

— Il doit la savoir comme je la sais, et maintenant, madame, il est une dernière chose dont il faut que vous m'informiez... quel est le nom de l'homme qui vous a si bien aidée à cacher votre honte ?

— Son nom ? dit madame de Rudesgens en pâlissant.

— Le nom de celui qui a adressé à M. de Montaleu cette lettre qui peut vous perdre, si je le veux ?

— Quoi ! vous ne le soupçonnez pas ?

— Peut-être.

— Mais, reprit madame de Rudesgens à voix basse, qui donc a pu apprendre à Montéclain cette horrible histoire, si ce n'est ?...

— Son père, n'est-ce pas ? s'écria Léona avec transport.

Madame de Rudesgens ne répondit que par un signe muet.

— Oh ! Montéclain ! Montéclain ! reprit Léona,

dont tout le visage s'illumina d'une joie terrible et menaçante, malheur à toi, maintenant !

— Que prétendez-vous donc faire?

— Ma mère, dit Léona en la terrifiant de son regard de feu, il faut que madame de Monrion soit déshonorée, et il faut que Montéclain périsse.

— Mais pourquoi?... mais comment?...

— L'œuvre est commencée, vous m'aiderez à l'achever, ou bien vous, ma mère, et Sylvie, ma sœur, vous périrez avec moi.

Ainsi Léona tenait dans ses mains la volonté de tous ceux qui l'entouraient : Champmortain, Brias, madame de Rudesgens, Sylvie, le féroce Hector, que leurs fautes ou leurs crimes faisaient ses esclaves ; Léda, dont la résistance et les remords s'étaient perdus dans la folie ; le colonel, dont l'honneur et la volonté étaient enchaînés sur un lit de mort.

III

ÉTAT DU COEUR.

Madame de Monrion venait de rentrer chez elle, après sa dernière rencontre avec Montéclain.

Depuis deux jours, le cœur de Julie avait été en proie à des émotions si terribles et si diverses, qu'elle avait peine à se rendre compte de ce qu'elle éprouvait en ce moment. Frappée au milieu du calme innocent de sa vie par l'injure grossière que lui avait faite madame de Champmortain, elle en avait souffert à la fois dans sa

fierté et dans la seule affection qu'il lui fût permis d'avouer, celle de M. de Montaleu, dont elle avait trouvé la protection si froide et si impuissante !

Comme nous l'avons dit, elle avait souffert aussi en ne voyant personne se lever pour venger son injure ; cet abandon lui avait fait amèrement sentir sa solitude dans ce monde, et l'indifférence d'un homme sur qui elle avait compté, sans cependant le connaître, lui avait rendu cette solitude plus déserte et plus affreuse.

Puis était venu ce coup terrible que lui avait porté M. de Montaleu, et qui avait fait descendre le cœur de Julie de la haute et chaste confiance qu'elle avait en elle-même. En effet, il lui avait appris deux cruelles vérités : c'est que la vertu la plus irréprochable n'est pas une sauvegarde contre la haine des méchants, et qu'elle n'est pas un droit à ces affections dévouées et exaltées qu'on ne trouve que dans la famille.

Le retour tardif de M. de Montaleu en présence du désespoir qu'elle avait fait éclater, n'avait pas consolé Julie. Bientôt, la proposition d'Hector de Montaleu, si bien accueillie par son oncle, lui avait encore mieux prouvé que son existence et son bonheur étaient à la merci de la crédulité d'un vieillard et de l'audace criminelle

d'un homme qui, elle en était certaine, voulait spéculer sur le scandale d'une calomnie.

Alors elle avait rencontré une première fois Montéclain, celui auquel elle avait tant de fois rêvé dans le silence de ses nuits, celui dont l'indifférence l'avait si profondément blessée dans le salon de madame de Champmortain; elle l'avait rencontré tel qu'elle se l'était imaginé : respectueux, grave, généreux. Ce qu'il lui avait dit à la ferme, dans un premier entretien, avait été pour Julie une singulière révélation de la puissance que cet homme exerçait sur elle. Il lui avait promis de la secourir, et elle était restée tranquille sur son honneur. Il s'était incliné en rendant hommage à son innocence, elle était remontée en elle-même à la place d'où M. de Montaleu l'avait laissée descendre. Elle le quitta heureuse et fière.

Mais bientôt, durant la nuit qui suivit cette première rencontre, de cruelles réflexions vinrent troubler la joie et la confiance de Julie.

Cet homme si puissant sur elle, cet homme qui inconnu remplissait sa pensée, qui à peine connu la gouvernait déjà, cet homme n'était-il pas renommé pour l'infernale adresse avec laquelle il avait trompé mille femmes? Ne disait-on pas qu'il se faisait un jeu de leur déshonneur,

aussi bien que de leur désespoir? M. de Montaleu ne l'avait-il pas dépeint comme un de ces cœurs implacables qui ne reculent devant aucun moyen pour obtenir la vengeance qu'ils se sont promise? N'était-il pas de ceux qui, au besoin, frappent un père dans sa fille, un mari dans sa femme, un frère dans sa sœur?

Le cœur de Julie démentait ces craintes, mais sa raison les lui représentait sans cesse sous mille formes. Où donc était la vérité?

Voilà quelles pensées avaient tourmenté l'esprit de Julie, et voilà pourquoi Montéclain l'avait rencontrée dans la forêt encore tout inondée des larmes que lui avait fait verser le pénible combat livré entre ses sentiments et ses terreurs. En ce qui la regardait personnellement, Julie ne s'était réservé qu'une seule protestation contre la calomnie dont on avait voulu la rendre victime : c'était de porter publiquement un dernier secours à l'enfant abandonné qu'elle avait si hardiment recueilli, et de montrer ainsi le mépris qu'elle faisait de l'accusation portée contre elle. A l'aspect de Montéclain, toutes les craintes de cette âme en peine s'étaient effacées; l'hommage muet qu'il lui avait rendu, ce respect passionné qu'elle avait trouvé près de lui et près de ceux qui l'accompagnaient, avaient en-

core une fois rappelé dans le cœur de Julie l'espoir, la confiance, la foi ; mais à peine l'eut-elle quitté, que ses craintes la reprirent. Hélas ! n'avait-elle pas déjà une fois été trompée par un autre, ou plutôt par elle-même ? N'avait-elle pas aimé Amab pour un amour qu'il n'éprouvait pas ? Ce fut alors qu'elle commença à écrire la lettre suivante :

« Mon frère, je t'écris à Florence, où tu étais il y a quelques jours ; cette lettre t'y trouvera-t-elle ? je l'espère ; mais en quelque endroit de l'Italie qu'elle t'arrive, pars aussitôt, reviens à Paris, j'y serai. Charles, j'ai besoin de toi.

« Je t'ai raconté, il y a longtemps, comment j'ai sauvé une pauvre femme du désespoir qui la poussait au suicide et du châtiment qui la menaçait. Cette action pour laquelle tu me disais de si bonnes paroles, que tu vantais comme un acte de sublime charité, on en a fait contre moi le prétexte d'une accusation infâme. Mais ce n'est pas là qu'est mon véritable malheur, la calomnie a été vite reconnue ; ce qui m'épouvante, ce qui me fait implorer ton retour, c'est moi-même. Charles, je me souviens que lorsque je me laissais aller comme une folle à l'espérance d'être aimée, je me souviens que lorsque mon

imagination parait des plus nobles qualités celui qui ne m'avait jamais regardée que pour me trouver belle, je me souviens que ta froide raison portait sur lui un jugement qui n'était que juste, mais que mon cœur prévenu ne voulait pas accepter. J'accusais alors ton insouciance et ta légèreté, lorsque je n'étais trompée que par moi-même. Eh bien! Charles, mon frère, aujourd'hui encore, j'ai peur d'être la dupe des mêmes illusions.

« Il y a ici un homme qui s'est fait mon défenseur. A le voir, à l'entendre, il semble que jamais respect ne fut égal au sien, jamais hommage plus sincère, et cependant cet homme passe pour un de ceux à qui le mensonge est facile. Il ne m'a point dit qu'il m'aime, mais il me le dira, j'en suis sûre, et je ne veux pas l'entendre : il lui serait trop aisé de m'abuser. J'aimerais tant à le croire!

« Pardonne-moi, Charles, je n'ai qu'une sauvegarde contre lui, c'est de le fuir ; je quitterai ce pays où il est, avant qu'une nouvelle entrevue lui ait appris l'empire qu'il exerce sur moi. Si je le rencontrais encore, lui, si renommé par son courage, ses terribles aventures, ses éclatantes séductions, son impitoyable parole, son fier dédain, sa suprême confiance en lui-même,

si je le rencontrais encore comme je l'ai déjà vu deux fois, généreux, simple, bon, et timide devant moi comme un jeune homme qui s'épouvante de son premier amour, il devinerait trop aisément la joie que j'éprouve à le voir ainsi.

« Et si ce trouble qui me flatte, si cette modestie qui m'enchante n'étaient qu'un rôle admirablement joué, si je disais à cet homme tout mon cœur pendant qu'il me cacherait si perfidement le sien, que deviendrais-je, Charles?

« Oh! n'aie pas peur, cependant, je ne fuis pas devant la crainte d'une faute! Si puissantes que soient sur moi la présence et la parole de cet homme, elles ne prévaudront jamais contre ce que notre sainte mère m'a légué d'amour pour la vertu. Je ne suis pas comme une autre que j'ai vue souffrir à mes côtés, je ne redoute pas qu'il m'entraîne à oublier tous mes devoirs. Il ne me perdra pas devant le monde, mais il peut me tuer en moi-même.

« Tu ne me comprends pas, Charles, car je suis folle, je le sens. Il ne m'a pas dit qu'il m'aimait, eh bien! je ne veux pas qu'il puisse me le dire jamais. Je ne veux pas courir le danger de l'entendre, de le croire, et d'être trompée. Quand je serai loin de lui, s'il m'oublie, s'il me dédaigne, je n'aurai pas le droit de lui en vou-

loir, et, déshéritée de tout amour, je pourrai me dire dans le fond de mon âme : « Si je fusse restée, il m'eût aimée. » Vois à quel point je l'aime moi-même, mon frère, puisque je préfère, dans mon avenir, ma foi dans cette supposition à la crainte que j'éprouve de me tromper. Je vais donc partir, j'arriverai seule à Paris. Je m'y cacherai. Puis tu viendras, et alors je te dirai mieux mon âme.

« Je suis seule ici; il n'y a personne autour de moi à qui je puisse demander appui et conseil, excepté lui, à qui je me suis confiée comme je l'eusse fait à un vieil ami de mon enfance, car je l'ai mis sans réserve dans la confidence de mes douleurs, dans l'espoir de ma justification. Quand il m'a offert son dévouement, je l'ai accepté comme j'eusse accepté le tien, et je lui ai tendu la main comme je l'eusse fait à ce pauvre Villon ; quand il m'a promis de me venger de mes ennemis, je me suis sentie tranquille comme si un roi fût venu à mon aide; quand il m'a dit : « Madame, je vous honore et vous respecte, » je me suis sentie réhabilitée comme si mon père m'eût bénie. Il a pris tous les sentiments de mon âme... mon amitié, ma confiance, mon admiration.

« Oh! vois-tu, mon frère, c'est là un pouvoir

terrible, qui m'épouvante. Oh ! si cet homme me trompait ! s'il commençait par moi la vengeance qu'il poursuit contre M. de Montaleu ! Je n'ose ni ne veux y penser. Je souffrirais trop de l'accuser, et j'ai peur de le croire sincère. Ce soir je quitterai ce pays. Je ne veux pas le revoir... Il me devinerait, et s'il me demandait si je l'aime, je ne lui mentirais pas... Viens donc, viens, toi, dont la raison est plus calme, tu me diras si je puis l'aimer, si je puis... Oh ! mon frère, si ce n'était qu'une vaine terreur, si ce n'était que le ressentiment de ce que j'ai déjà souffert, si mes craintes étaient un outrage pour lui... s'il pouvait m'aimer sincèrement... oh ! mon frère, que je serais heureuse ! que je serais fière !... Et comment l'aimerais-je assez pour le payer de mon bonheur ?... Mais non... Il faut partir, il faut... »

Julie en était là de cette lettre, lorsque la porte de son appartement s'ouvrit tout à coup.

IV

NOUVEAU MALHEUR.

Lorsque Julie fut si soudainement interrompue, elle vit entrer chez elle M. de Rudesgens, Champmortain et Brias.

— Pardon, madame, lui dit M. de Rudesgens de son ton le plus galant, nous avons fait demander, en entrant ici, M. de Montaleu; mais on nous a répondu qu'il était enfermé avec quelqu'un qui, sans doute, lui a déjà appris le but de cette solennelle démarche. Il nous a devancés près de M. de Montaleu, nous avons voulu

le devancer près de vous. Notre part est la meilleure, madame.

— De quoi s'agit-il donc, messieurs? dit Julie, qui ne pouvait se douter du motif de cette visite.

— Comme ce que nous venons faire ici, reprit M. de Rudesgens, vous intéresse autant que notre vieil ami, comme on ne saurait trop tôt rendre la joie et le calme à un cœur qui souffre, nous sommes venus vers vous, madame, pour vous offrir le témoignage de notre estime et de notre considération.

— Madame, ajouta Champmortain, vous qui avez le droit d'être si sévère, vous ne serez qu'indulgente, j'en suis sûr, et vous pardonnerez à madame de Champmortain...

— Oh! dites-lui, repartit vivement Julie, que je ne lui demande que de me permettre de l'aimer comme une sœur.

— Merci, madame, lui dit le vieux Rudesgens, voilà de la bonne bonté... merci... Mais il faut que vous sachiez tout : il y a quelqu'un qui n'est pas ici et qui a fait mieux que nous tous; c'est un homme dont on vous a dit beaucoup de mal, un homme qui a eu le tort d'aimer beaucoup et d'être beaucoup aimé, ce qui lui a fait la réputation d'un mauvais sujet. Mais cet homme

a le cœur aussi noble que le nom ; il eût pu être votre ennemi, il s'est fait votre défenseur. Pour vous laisser souffrir, il lui suffisait de se taire ; mais Montéclain ne s'attaque ni aux faibles ni aux femmes ; il avait en main la preuve de votre innocence, la lettre de la fermière... c'est lui qui l'a montrée à ces messieurs, c'est lui que vous devez remercier en nous.

Julie écoutait M. de Rudesgens, toute tremblante à la fois de joie et de crainte. Ainsi Montéclain lui tenait la parole qu'il lui avait donnée, et elle en était heureuse ; mais en même temps il prenait sur le cœur de Julie des droits trop puissants à sa reconnaissance, et ces droits l'épouvantaient. Une autre pensée vint aussi se mêler à ce sentiment. Elle se souvint de la rencontre qu'elle avait faite le matin, des paroles mystérieuses de Montéclain, et elle reprit d'une voix profondément émue :

— Je vous remercie, messieurs, de votre démarche et de l'empressement que vous avez mis à la faire ; mais permettez-moi de vous demander quel est celui d'entre vous à qui M. de Montéclain avait confié la preuve de mon innocence ?

— C'est le colonel Thomas Rien, répondit Champmortain.

— Lui! s'écria Julie en tressaillant; c'est donc pour cela qu'on l'a assassiné?

— Assassiné! répétèrent les trois hommes en se regardant entre eux avec terreur.

— Mais ce n'est donc pas lui qui est avec M. de Montéclain? dit M. de Rudesgens.

— Assassiné! reprit M. de Champmortain. Mais par qui...

— Par qui? s'écria Brias avec colère; par celui qui, en supprimant la preuve de l'innocence de madame de Monrion, faisait disparaître en même temps la preuve de son infamie.

Au moment où Brias prononçait ces paroles, la porte de l'appartement de Julie s'ouvrit de nouveau avec violence, et M. de Montaleu suivi d'Hector entra rapidement.

M. de Montaleu était pâle, ses traits étaient bouleversés, il paraissait à la fois trembler de colère et d'horreur. Quant à Hector, une résolution sauvage et immobile animait ses traits. C'était celle d'un homme engagé dans une voie fatale, et qui, l'œil fixe et tendu devant lui, marche à son but sans oser regarder le chemin qu'il fait et les précipices fangeux qu'il traverse. L'aspect de l'oncle et du neveu était si étrange que Brias, M. de Rudesgens et Champmortain restèrent interdits. Julie frissonna; elle comprit

qu'un nouveau malheur lui venait avec la présence d'Hector. Poussée encore une fois par le sentiment qui la dominait, elle jeta autour d'elle un regard désespéré comme pour chercher quelqu'un qui pût la protéger. Elle se rapprocha instinctivement de ceux qui venaient témoigner de son innocence, et elle attendit les paroles de M. de Montaleu qui s'était arrêté comme suffoqué par l'émotion qu'il éprouvait.

— Eh bien ! fit M. de Rudesgens plus étonné que personne de cette entrée impétueuse, qu'y a-t-il ? que se passe-t-il ?

— Ce qu'il y a ? dit Hector en s'avançant avec ce courage furieux du crime poussé aux abois. Il y a...

— Silence ! reprit M. de Montaleu avec autorité ; silence, Hector ! vous ne devez votre justification qu'à moi seul ; si les autres vous en demandent une, c'est à moi de juger si vous devez la leur donner.

Champmortain, Brias et M. de Rudesgens se regardèrent encore comme pour se demander ce que signifiaient l'emportement de M. de Montaleu et la justification d'Hector. Julie resta immobile sans savoir comment le malheur pouvait lui venir, sans deviner un seul des perfides calculs de Léona. Elle comprit seulement qu'un coup

terrible la menaçait ; elle attacha un regard ardent sur Hector ; mais il ne baissa pas les yeux, il ne se troubla pas cette fois : son front comme son cœur s'étaient bronzés aux leçons de Léona.

— Dites-moi, messieurs, fit tout à coup M. de Montaleu en souriant amèrement, dites-moi ce que vous étiez venus faire dans cette maison? Parlez, je vous prie.

— Nous étions venus, répondit M. de Rudesgens d'un ton sec, nous étions venus porter à madame de Monrion le témoignage de nos regrets, de notre estime et de notre respect.

— Et en vertu de quoi, messieurs, avez-vous fait cette solennelle ovation à madame de Monrion ?

— En vertu d'une lettre que j'ai vue de mes propres yeux, dit Brias avec fermeté, que Champmortain a vue comme moi, et qui a été remise devant nous au colonel Thomas Rien.

— Vraiment ! dit M. de Montaleu avec le même ton plein de sarcasme, et par qui était écrite cette lettre?

— Par celle à qui appartient l'enfant recueilli à Saint-Faron, par la malheureuse femme du fermier Bricord.

— En vérité! reprit encore M. de Montaleu,

et connaissez-vous l'écriture de cette malheureuse?

Brias et Champmortain se regardèrent, et Brias fut obligé de répondre :

— Il est vrai que nous ne connaissons pas cette écriture, mais Montéclain nous a affirmé..,

— Ah! dit M. de Montaleu avec dédain, Montéclain vous a affirmé... et sur l'affirmation de M. de Montéclain, de cet homme qui s'est fait toute sa vie un jeu de l'honneur des femmes, de cet homme qui n'a jamais mis de frein à ses passions, de cet homme dont j'ai dénoncé la vie à tous ses concitoyens, de cet homme qui m'a menacé devant vous de se venger de la justice que j'avais faite de lui, sur l'affirmation de cet homme vous avez cru à la véracité de cette lettre!

— Quoi! s'écria Brias, devez-vous supposer que c'est une invention?

— Je l'affirme et je le jure, dit Hector de Montaleu d'une voix ferme et claire.

Cet homme n'avait plus ni trouble ni hésitation; il avait été pour ainsi dire passé et trempé au feu de l'enfer!

— Ainsi, fit M. de Rudesgens, cette lettre serait fausse?

— Mais quel intérêt Montéclain avait-il à

perdre cette misérable femme? dit Champmortain.

— Ce n'est pas elle qu'il fallait perdre, reprit M. de Montaleu, c'était le vicomte de Montaleu, c'était mon neveu, c'était l'héritier de mon nom, c'était lui qu'il fallait déshonorer à défaut de moi, c'était lui que Montéclain voulait frapper, dans son impuissance à m'atteindre.

— Mais à qui appartiendrait donc cet enfant? dit M. de Rudesgens.

— Demandez, repartit M. de Montaleu en jetant un regard plein d'indignation et de mépris du côté de Julie, demandez à celle qui l'a caché dans le hameau de Saint-Faron, à celle qui seule a été le voir, à celle que nous y avons rencontrée, à celle qui y retournait encore ce matin.

Et les yeux se tournèrent vers Julie. Elle était immobile, muette; elle regardait et elle écoutait comme si tout ce qui se disait devant elle n'eût pas été sa condamnation. Il n'y avait pas de désespoir dans ce silence, il n'y avait qu'un étonnement inouï. A ce moment, Julie se demandait certainement si elle n'était pas en proie à un rêve abominable, ou si elle n'avait pas perdu tout d'un coup la mémoire et la raison.

— Mais, reprit M. de Rudesgens avec le ton

d'un homme qui recule devant une conviction qui le domine et qui le blesse, mais quel serait donc le père de cet enfant?

— Allez le demander, repartit M. de Montaleu d'une voix stridente, à celui qui allait le visiter en secret, à celui que nous y avons rencontré, à celui qui, dans le moment où je vous parle, le cache dans son château. Allez le demander au défenseur généreux de madame de Monrion, allez le demander à Montéclain.

Ainsi se développait le système que Léona avait enseigné à Hector et que celui-ci, tout inspiré des leçons perfides de cette femme, avait à son tour persuadé à M. de Montaleu. Déjà l'incertitude avait pénétré dans l'esprit de Champmortain, de M. de Rudesgens et de Brias. Julie ne sortait pas de son silence et de son immobilité, son regard demeurait invinciblement attaché sur Hector. Brias se tourna vers elle :

— Madame!... lui dit-il, vous avez entendu?...

Julie ne lui répondit pas...

— Madame, reprit Champmortain, tout cela n'est pas vrai... n'est-ce pas?

— Laissez... laissez continuer M. de Montaleu, répondit-elle d'une voix brève et sifflante.

— Je pense en avoir assez dit, reprit celui-ci, pour que vous compreniez...

— Non, dit Julie avec un sourire effrayant, vous ne m'avez pas encore expliqué pourquoi Léda a disparu...

— Ceux qui l'ont si souvent fait demander à la ferme pourraient nous expliquer cela mieux que ceux qui ne se sont pas occupés d'elle, repartit M. de Montaleu.

— Ah! fit Julie, bien; et comment expliquerez-vous l'assassinat du colonel Thomas Rien?

— Celui qui lui avait remis une lettre supposée devait vouloir la lui arracher à tout prix.

— Et il l'aurait fait par un assassinat? s'écria Brias.

— C'est lui, dit Hector, ou c'est moi... choisissez...

Pour la première fois, Julie détourna ses yeux d'Hector pour regarder l'un après l'autre M. de Rudesgens, Brias et Champmortain; mais tous trois hésitèrent devant cette audace incroyable. Peut-être leur conviction était-elle encore incertaine; mais combien peu d'hommes eussent osé prendre la responsabilité du terrible choix qui leur était offert, surtout dans une affaire où ils n'avaient ni les uns ni les autres un intérêt direct! Julie leur laissa le temps de répondre. Puis, lorsqu'elle les vit se renfermer dans leur silence, elle se leva, alla droit à M. de

Montaleu, et lui dit d'une voix solennelle :

— Adieu, monsieur, la malédiction du ciel est sur votre maison. Et vous, messieurs, ajouta-t-elle en se tournant vers les autres, n'accusez que vous-mêmes des malheurs inévitables qui vous frapperont vous et les vôtres. Adieu!

— Des menaces! s'écria M. de Montaleu avec colère.

Julie s'arrêta ; la force surhumaine qui l'avait soutenue jusque-là parut prête à fléchir ; elle crut un moment pouvoir entrer dans la discussion des mille circonstances fatales qu'on venait d'accumuler contre elle ; mais elle comprit qu'elle y perdrait l'énergie désespérée qui l'avait empêchée de se tordre en cris, en larmes, en sanglots ; elle ne voulut pas donner encore une fois à M. de Montaleu le spectacle de cette douleur qui l'avait déjà justifiée, et elle allait sortir de l'appartement, lorsqu'un domestique annonça M. le marquis de Montéclain.

— Montéclain! répétèrent ensemble tous ceux qui étaient présents.

— Lui! s'écria Julie en l'apercevant. C'est bien, mon Dieu, c'est bien, ajouta-t-elle en reculant jusqu'au fond de sa chambre, pendant qu'il s'avançait pâle, l'œil étincelant, mais calme et maître de lui.

Julie tomba sur un siége et reprit son immobilité. On eût dit que, spectatrice insensible de ces terribles scènes, elle reprenait tranquillement sa place pour les voir se développer devant elle. A ce moment une seule et fatale pensée occupait cet esprit désolé. Quelque chose de cruel s'était glissé dans cette âme si naïve et si pure, un sentiment inconnu avait fait tressaillir ce cœur ; la méchanceté humaine avait inspiré à cet être tout formé par le ciel de bonté et de candeur de se dire en elle-même :

« Moi aussi je serai implacable ; moi aussi je me vengerai. »

Ainsi la calomnie, qui perd les faibles en les écrasant sous la honte qu'elle leur jette, perd aussi quelquefois les forts et les justes, en leur inspirant la colère et la vengeance.

Cependant M. de Montaleu s'était écrié à l'aspect de Montéclain :

— Vous ici, chez moi, monsieur ! qu'y venez-vous faire ?

— Il y a dans ma maison, répondit Montéclain d'une voix parfaitement calme et sereine, il y a chez moi un homme qui touche à ses derniers moments, et qui a besoin de vous parler, M. de Montaleu. Cet homme m'a chargé de venir vous demander cet entretien. Voilà pourquoi je suis ici.

— Quel est cet homme? dit M. de Montaleu.

— C'est le fils de Sophie Muller, répondit Montéclain.

— Le fils de Sophie Muller! répéta le vieillard, je ne veux pas le voir.

— C'est bien, reprit Montéclain, j'ai accompli la mission dont je m'étais chargé. Vous entendez tous, messieurs, que M. de Montaleu refuse l'entretien que lui demande à l'heure de mourir l'homme qui m'envoie ici...

— Il suffit, monsieur, repartit le marquis en faisant un geste qui ordonnait à Montéclain de se retirer.

— Pardon, monsieur, dit froidement Montéclain, mais dans cette chambre je suis chez madame de Monrion plutôt que chez vous, et j'attendrai ses ordres pour la quitter.

— Vous vous trompez, monsieur, lui dit Julie, je ne suis pas chez moi.

— Ah! dit Montéclain en souriant dédaigneusement, le crime est donc accompli?...

— Monsieur, dit M. de Montaleu qui frémissait de colère, vous oubliez que vous êtes chez moi!

— Non, M. le marquis, répondit Montéclain en s'inclinant, c'est pour cela que je vous demande la permission d'adresser une seule

question à M. de Brias et à M. de Champmortain.

— Hâtez-vous donc, dit M. de Montaleu, et ne me donnez pas le temps de me souvenir que vous avez insolemment chassé mon neveu de chez vous.

Montéclain s'inclina de nouveau, et, se tournant ensuite vers Brias et Champmortain, il leur dit :

— M'avez-vous tenu la parole que vous m'avez donnée hier, messieurs ?

— Nous sommes venus pour cela, repartit Brias d'un ton triste et embarrassé ; mais M. le marquis de Montaleu vient de nous révéler de si singulières circonstances...

— Vraiment ! dit Montéclain en regardant Brias d'un air à la fois railleur et terrible ; et ces circonstances, elles vous ont fait hésiter, elles vous ont laissé un doute dans l'esprit?...

— Mais..., fit Brias.

— Dites-les à M. de Montéclain, s'écria vivement Julie, en sortant enfin de cette résignation résolue où elle s'enfermait.

— C'est inutile, madame, reprit Montéclain, je les sais toutes. Je sors de chez madame de Rudesgens, où madame Léona Amab les avait racontées comme M. Hector de Montaleu les a racontées ici.

— Et vous avez osé entrer dans ma maison? dit M. de Montaleu.

— Oui, répondit Montéclain, parce que je savais que vous étiez tous ici, et que j'ai à tous une promesse à vous faire. A vous d'abord, Brias, dit-il avec un accent qui fit tressaillir tous ceux qui l'écoutaient, à vous que j'ai voulu sauver, je vous promets la ruine ; à vous, M. de Rudesgens, le ridicule et le désespoir aussi ; à vous, Champmortain, le déshonneur et la mort peut-être ; à vous, M. de Montaleu, la honte de votre passé, le remords de votre égoïsme ; et à vous, vicomte Hector de Montaleu, je vous promets le bagne ou l'échafaud.

A cette terrible allocution, toutes les bouches s'ouvrirent pour la menace, toutes les mains semblèrent se lever pour écraser l'imprudent qui venait braver tous ces hommes... Mais Montéclain resta calme, fier, superbe, et soit que son regard intimidât les plus résolus, soit que la position fausse où chacun de ces hommes se trouvait les avertît que Montéclain pouvait tenir ces menaçantes promesses, tous s'arrêtèrent pendant qu'il s'avançait vers madame de Monrion et qu'il lui disait :

— Et à vous, madame, je vous promets la pitié, le respect et l'admiration du monde.

— J'ai besoin de plus que cela, lui dit Julie en se levant et en lui tendant la main.

— Ah! lui dit Montéclain, doucement, vous n'avez pas besoin de vengeance, vous.

— Non, monsieur, lui répondit-elle en rougissant, mais j'ai besoin d'un asile.

— Venez donc, madame, reprit Montéclain, et celui que je vous ouvrirai, si modeste qu'il soit, sera plus sacré que ce château où l'on vous a deux fois laissé insulter.

Aussitôt il prit la main de Julie et passa avec elle entre tous ces hommes qu'il venait d'insulter. Chacun lui dit en passant le mot provocateur qu'exigeait l'outrage qu'il avait reçu; mais Montéclain dédaigna de répondre jusqu'au moment où, arrivé près du seuil, il se retourna et leur dit :

— Messieurs, cette journée vous appartient encore. Réfléchissez... J'attendrai vos excuses jusqu'à ce soir... mais demain...

— Demain, dit Hector avec fureur, vous aurez à me rendre compte de vos outrages.

— Demain, repartit Montéclain, je laisserai faire justice; demain, il sera trop tard pour vous tous. Adieu.

V

LE CHATEAU DE MONTÉCLAIN.

Le colonel Thomas était couché dans une vaste chambre du château de Montéclain. Bricord était assis au chevet de son lit, au pied duquel se tenait Aly Muley. Le fermier et le soldat se regardaient tous deux, comme s'ils se fussent communiqué, de cette façon, des pensées qu'ils ne pouvaient se dire tout haut. Montéclain, soucieux, agité, se promenait dans cette chambre. Une croisée, voilée d'épais rideaux verts, éclairait à peine cette immense pièce, toute tendue

d'étoffes sombres, et un silence profond régnait entre ces quatre hommes.

Tout à coup Bricord et Aly Muley se levèrent par un mouvement simultané, comme si dans le muet langage de leurs regards ils eussent délibéré et arrêté un projet commun.

Ils firent quelques pas pour sortir ; Montéclain les arrêta.

— Où allez-vous? leur dit-il.

— Où je devrais être allé depuis longtemps, répondit Bricord, chez M. le vicomte de Montaleu.

— Et qu'iras-tu faire ?

— Ce que j'irai faire, maintenant que vous m'avez avoué la vérité, vous ne le savez pas ?... j'irai lui demander raison...

— De quoi ?... dit froidement Montéclain.

— De quoi ? s'écria Bricord, est-ce que vous voulez vous moquer de moi, M. le marquis, de me faire une pareille question ?... Ce misérable n'a-t-il pas séduit ma femme? ma femme, entendez-vous ?...

— Tu oublies que, dans le système que Léona a inventé, cette séduction est un mensonge inventé par moi et madame de Monrion ; tu oublies qu'il s'est donné de cette façon le droit de refuser.

— Ah ! qu'il ne me refuse pas, reprit Bricord,

ou, sur mon âme, je le tuerai comme un chien...

— Des menaces, fit Montéclain, pour qu'on puisse dire que c'est moi qui t'ai poussé à les faire!... des violences que, dans la position qu'il s'est faite, il a le droit de repousser par tous les moyens de défense!... car, lorsque tu iras l'accuser d'être l'amant de ta femme, il te répondra que ce n'est pas vrai...

— Mais je lui dirai...

— Que moi et le colonel nous t'avons affirmé l'existence de cette lettre, où ta femme fait l'aveu de sa faute : mais cette lettre ils la déclarent supposée... cette lettre, d'ailleurs, ne le nomme pas.

Bricord se frappa la tête avec désespoir, et se laissa retomber sur son siége.

— M. de Montéclain a raison, reprit le colonel, il n'est pas encore temps.

— Ah çà, s'écria Aly Muley, il sera donc dit que les gueux, les voleurs, les canailles de toute espèce, auront le droit de marcher la tête haute, de faire toutes les infamies du monde, et que les honnêtes gens devront rester là tranquilles, la tête basse... sans souffler mot!... Non, sapredieu! non! Je comprends que vous disiez à Bricord qu'il n'est pas encore temps, mais, de par tous les diables! personne au monde ne m'em-

pêchera d'aller chez ce grand marquis, chez cette vieille cravate blanche, qui sait que son fils est ici avec une balle dans la poitrine, et qui le laisse là en disant : « Va, meurs, souffre, je ne m'en soucie guère... » Oh ! non, non ! j'irai lui dire son fait ! Une momie à qui le bon Dieu a fait cadeau d'un fils qui rendrait fier le roi de France et des Français, et qui le renie, et qui... Ah ! je vais lui en tailler une bavette !

— Reste, fit le colonel, reste. Ce n'est plus ainsi que je veux me venger. Montéclain, vous me tiendrez votre parole ; vous réparerez le mal qu'a fait votre père.

— Oui, dit Montéclain, et je vous remercie de ne pas l'avoir maudit.

— A l'heure où je suis, repartit Thomas, on ne maudit plus ; on a trop besoin du pardon de Dieu pour ne pas songer à pardonner aux autres.

— Est-ce que vous souffrez davantage? s'écria Aly Muley en se précipitant vers le lit.

— J'ai contrevenu aux ordonnances du docteur, dit Montéclain, en vous racontant ce qui s'était passé chez M. de Montalcu ; mais, à mon sens, il valait mieux vous porter ce coup que de vous laisser dans l'affreuse incertitude où vous étiez.

— Mais que prétendez-vous donc faire ? reprit Aly Muley.

— Le procureur du roi sera ici ce soir à neuf heures ; si ceux à qui je vais écrire ne me répondent pas comme je le veux, sa mission sera terrible ; s'ils obéissent encore à la voix de l'honneur, elle se bornera à punir ceux pour lesquels la justice humaine n'a pas de pardon ; et maintenant, veillez près du colonel. Il est temps de prendre un parti.

Montéclain quitta la chambre après avoir serré la main au colonel, qui lui sourit avec confiance. Il rentra chez lui, et, quelques instants après, deux domestiques partirent à cheval pour aller porter diverses lettres qu'il venait de leur remettre. Lui-même il prit la direction de la ferme de Bricord.

Durant la scène qui s'était passée chez M. de Montaleu, Julie avait été soutenue par ce sentiment énergique que le malheur inspire aux innocents, et qui leur fait contempler avec un courage désespéré tout ce que la méchanceté humaine a de plus affreux. Dans de pareils moments, l'âme arrive à un degré d'exaltation qui lui fait éprouver une sorte de joie insensée à voir s'accumuler toutes les accusations, tous les mensonges... C'est comme une soif insatiable de

douleurs qui en appelle sans cesse de plus cruelles; le cœur rempli de désespoir semble crier : « Encore! encore! » et il arrive un instant où l'innocent, frappé de tous côtés, vient volontiers en aide aux agresseurs et leur montre l'endroit qu'ils ont épargné.

Mais quand ce violent éréthisme est passé, quand cet ardent besoin de mesurer dans toute leur horreur la bassesse et l'infamie des autres est apaisé, alors un abattement profond, un désespoir absolu succèdent à cette énergie d'un moment. Telle était la situation de Julie au moment où Montéclain l'avait conduite à la ferme en quittant le château de M. de Montaleu.

— Veuillez m'attendre là, lui avait-il dit, et bientôt je vous aurai donné, je l'espère, un asile digne de vous.

Julie n'avait pas répondu; tout ce qu'elle avait de force pour ne point succomber en présence de ses ennemis, l'avait abandonnée quand elle s'était trouvée seule avec celui qui la protégeait. Un reste de dignité l'avait empêchée de laisser éclater en sa présence ses larmes et ses cris. Elle ne voulait pas montrer à Montéclain toute la faiblesse de son âme. Une secrète pudeur avertit les femmes qu'il est trop dangereux de dire à celui qu'elles aiment les douleurs aux-

quelles même ils sont étrangers. Presque jamais l'amant d'une femme n'est son confident.

Mais dès que Montéclain se fut éloigné, dès que Julie resta seule avec sa douleur, elle put compter avec elle-même. C'était là un de ces terribles moments de la vie où les cœurs les plus nobles, les esprits les plus droits subissent de terribles atteintes. Le doute leur apparaît, et quelquefois ils crient comme le vaincu de Pharsale : « La vertu n'est qu'un mot. » D'autres fois, et ce danger est le plus grand de tous, avec le doute, la lassitude et le dégoût pénètrent dans ces âmes désolées. Après s'être dit : « A quoi bon la vertu ? » elles se disent : « A quoi bon la vie ? »

Bientôt Julie, épuisée de larmes, épuisée d'espérance, voulut s'arracher à la pensée de mourir qui s'était emparée d'elle. L'infortunée rassembla tout ce qui lui restait de forces pour donner les ordres nécessaires à son départ. Elle venait d'envoyer chez M. de Montaleu, et avait fait demander sa voiture et ses chevaux pour partir à l'instant même ; elle voulait fuir à la fois ses ennemis et son protecteur, et celui-ci l'épouvantait peut-être plus que tous les autres.

Mais ce n'était pas là un projet raisonné et formé dans un but déterminé. Elle fuyait in-

stinctivement, comme l'enfant qui a pénétré dans une caverne, et qui, surpris par des murmures qui l'épouvantent, s'échappe précipitamment et ne s'arrête que lorsqu'il est assez éloigné de cet antre effrayant pour oser en regarder l'entrée et réfléchir à ce qui a pu lui faire peur. De même, Julie voulait se mettre à distance de tous ceux qui lui avaient fait du mal, quitte à s'arrêter ensuite, pour réfléchir et prendre un parti.

La pensée de fuir la pressait et dominait toutes les autres; elle se sentait incapable de s'occuper d'elle-même tant qu'elle serait dans le pays où elle avait tant souffert. Elle attendait dans une impatience folle, lorsqu'elle vit entrer dans sa chambre la nourrice de Saint-Faron et l'enfant qui avait été pour elle l'occasion de tant de douleurs. Julie, à l'aspect de cette femme et de cet enfant, fut saisie d'un terrible effroi.

— Que venez-vous faire ici, malheureuse? dit-elle à la nourrice.

— Je viens, lui répondit la pauvre femme, vous présenter, pour que vous le bénissiez, l'enfant dont vous avez eu pitié.

— Pour que je le bénisse, murmura Julie, moi! moi!...

Elle regarda un moment l'enfant. Arrachée

soudainement par son aspect au désordre de ses terreurs, ramenée à la pensée du devoir qu'elle s'était imposé et qu'elle allait oublier, raffermie tout à coup dans la cause qu'elle était prête à déserter, elle prit l'enfant dans ses bras, et s'écria :

— Eh bien! non, je ne l'abandonnerai pas.

A ce moment, elle était grande, elle était fière, elle était sublime.

— Qui donc vous a envoyée ici? dit-elle à la nourrice.

— Moi, madame, fit Montéclain en entrant.

Julie poussa un cri et serra l'enfant sur son cœur, comme s'il eût dû être un bouclier contre le trouble que lui apportait la présence de Montéclain; elle s'abritait derrière sa noble action pour résister à l'empire de celui qui en avait été le complice.

— Vous, monsieur, s'écria-t-elle, vous m'avez envoyé cet enfant, et pourquoi?

— Je vais vous le dire, madame, répondit Montéclain en s'inclinant devant elle.

Était-ce une prévention? était-ce un charme particulier attaché à Montéclain? ou plutôt n'était-ce pas ce sens exquis du cœur qui l'avertit de la sincérité des sentiments? Quoi que ce fût, dès que Montéclain était devant elle, Julie se

sentait comme entourée de respect, de bienveillance, de justice. Elle s'assit tenant l'enfant sur ses genoux, pareille en ce moment, par sa beauté, par sa candeur, à la Vierge sainte à laquelle Aly Muley l'avait comparée. Montéclain eut quelque peine à ne pas lui dire qu'il l'aimait et à ne pas l'adorer; mais il n'était pas temps pour lui : il fit taire la vive émotion qui le troublait, et il reprit, les yeux baissés, tant il craignait de la voir si charmante et si belle :

— Je vous ai envoyé cet enfant, parce que sa vue seule pouvait vous rappeler tout ce que vous avez fait, et vous avertir de tout ce qui vous reste à faire. En effet, le cri de cette innocente créature a été plus éloquent sur votre cœur que ne l'eussent été mes raisonnements, mes protestations et mes prières. Me trompé-je, madame, en vous disant que je vous ai laissée perdue dans votre désespoir, doutant de tout en ce monde, et que je vous retrouve forte, résignée et résolue à combattre pour votre cause?

Julie rougit; cet homme, qui pénétrait si bien le secret de ses sentiments, l'étonnait et lui faisait peur.

— Oui, monsieur, c'est vrai, lui dit-elle, je suis plus forte depuis que j'ai revu cet enfant,

car je l'avais oublié, et vous m'avez rappelé que j'avais encore un devoir à remplir.

— Et je savais que vous l'accepteriez, ajouta Montéclain, et que vous l'accepteriez avec courage et orgueil.

— Je vous remercie, dit Julie confuse et tremblante.

— Mais croyez-moi, madame, reprit Montéclain, il n'y a pas une autre femme dans le monde à qui j'eusse osé envoyer pour consolation et pour espérance l'être qui a été pour elle l'occasion de tant de douleurs. Mille autres à votre place, innocentes comme vous, calomniées comme vous, l'eussent maudit et repoussé. Mais vous, madame, vous l'avez pris dans vos bras, vous le tenez sur vos genoux, vous le pressez sur ce cœur tout saignant encore des blessures qu'il vous a values; vous n'êtes pas seulement innocente et bonne, madame; vous êtes grande et vous êtes sainte!

Julie frémissait sous la parole de Montéclain; ce langage, si flatteur qu'il fût, elle croyait à sa sincérité. La voix de Montéclain ne tremblait-elle pas? l'adoration ne brillait-elle pas dans ses yeux de l'éclat humide des larmes qu'il réprimait à grand'peine? Oh! qu'il eût été bien moins puissant, s'il lui eût parlé de son amour! Elle

essaya de balbutier quelques paroles, mais sa voix s'éteignit dans les pleurs qui la gagnèrent doucement; et comme, en baissant la tête pour les dérober aux regards de Montéclain, ses larmes tombèrent sur le front de l'enfant qui lui souriait, elle les essuya avec ses baisers, comme si elle eût effacé la trace d'un aveu.

Montéclain se détourna, il sentait faillir en lui la résolution qu'il avait prise de ne pas crier à Julie, du plus profond de son âme : « Madame, madame, je vous aime. » Il y eut un court instant dé silence, et Montéclain reprit enfin :

— Madame, merci à Dieu et à vous, de ce que mon espérance n'a pas été trompée, de ce qu'un moment de calme a pu rentrer dans votre âme, et me permet de vous dire ce que vous n'eussiez peut-être pas pu entendre sans cela. Vous voulez fuir, madame, vous ne le devez pas.

— Je ne le dois pas, dites-vous, et que puis-je faire ici?

— Attendre votre justification.

— Pour attendre, monsieur, il faudrait, dit Julie avec un amer désespoir, il faudrait que j'eusse un asile où m'arrêter.

— Celui-ci peut suffire à cette journée, madame, et ce soir vous en aurez un digne de vous, ou bien je vous aurai placée sous une protection

que personne ne peut refuser. Ce soir, madame, vous rentrerez triomphante et vénérée dans la maison de M. de Montaleu, ou bien vous serez sous l'égide de la loi.

— Je ne rentrerai pas dans la maison de M. de Montaleu, lui répondit amèrement Julie.

— Il vaudrait pourtant mieux qu'il en fût ainsi.

— C'est vous qui me dites cela? vous, monsieur, après les menaces que vous lui avez faites?

— Oui, madame, c'est moi qui vous le dis; car de ces menaces, j'en tiendrai quelques-unes, je le jure; mais il en est d'autres dont je voudrais que le repentir des coupables me déliât.

— Ah! fit Julie en regardant doucement Montéclain, vous pardonneriez donc à ceux qui n'ont été que faibles ou trompés?

— On ne vous approche pas impunément, madame; on apprend avec vous des sentiments que l'on ne connaissait pas. L'homme qui se croyait fort, parce qu'il avait été implacable, celui qui mettait sa gloire à ne laisser aucune attaque sans réponse, aucune injure sans vengeance, aucune faute sans châtiment, sait depuis quelques jours où est la véritable force, la vraie gloire et la vraie grandeur... Oui, je pardonnerai, madame, à votre exemple et à celui de

Dieu, je pardonnerai à tous ceux qui, d'ici à ce soir, viendront me témoigner de leur repentir.

— D'ici à ce soir?

— Le terme ne peut être reculé; un crime a été commis, le sang d'un homme a été répandu, celui d'une femme aussi, peut-être; les magistrats sont avertis, j'ai dû le faire; ce soir, un procureur du roi viendra dans le pays porter le flambeau de la justice dans ce ténébreux dédale de crimes et d'intrigues. Malheur à ceux qui le laisseront arriver avant de s'être mis à l'abri de ses perquisitions derrière votre pardon!... car alors tout sera dit. Une fois en présence du juge, je ne mentirai pour rien, ni pour personne; je mettrai au grand jour les fautes des uns et les crimes des autres, et si la loi n'en frappe que quelques-uns, la honte du moins les atteindra tous!

— Oh! ils se repentiront, je l'espère, dit Julie comme si elle priait.

— Ange du ciel!... murmura tout bas Montéclain, qui ne t'aimerait pas?

— Vous disiez?... fit Julie qui n'avait pas saisi ces paroles à peine articulées par Montéclain.

Il se remit de la nouvelle émotion qu'il venait d'éprouver et reprit d'une voix qu'il s'efforça de rendre calme :

— Je dis, madame, qu'il faut que vous veniez ce soir au château de Montéclain.

— Moi !... s'écria Julie en tressaillant.

— Vous, madame...

— Chez vous, monsieur?...

— Madame, vous y trouverez pour vous recevoir ou des amis à qui vous pourrez vous confier, ou un magistrat qui sera prêt à vous entendre.

— Chez vous? répéta Julie.

— Chez moi, madame, et jamais cette demeure où sont appendues à mes vieux murs les images de mes ancêtres, cette demeure où plus d'une reine de France a accepté l'hospitalité de mes aïeux, jamais cette demeure n'aura été plus honorée qu'elle ne le sera par votre présence.

Julie ne répondit pas; toute son âme tressaillait et la poussait à obéir en aveugle à cet homme dont la parole la charmait. Cependant elle s'épouvantait en pensant à ce que la calomnie avait fait de ses plus chastes et de ses plus innocentes actions; mais presque aussitôt elle s'indignait de ne plus oser avoir cette généreuse confiance qui ne lui eût pas permis d'hésiter quelques jours avant; elle tremblait aussi de faire injure à celui qui, sans la connaître, s'était dévoué à sa

cause et à la cause duquel elle était désormais attachée.

Elle restait devant Montéclain la tête basse, la rougeur au front, la poitrine haletante. Il comprit son hésitation.

— Faut-il que je vous dise plus? s'écria vivement Montéclain; faut-il que je vous jure sur mon honneur de gentilhomme?

— Non, dit-elle en se levant soudainement, j'irai.

— Oh! que Dieu vous remercie pour moi, madame! reprit Montéclain.

— Je ne vous ferai pas l'injure de vous dire, fit Julie en l'interrompant, que je suis une pauvre femme seule au monde, que je suis un pauvre cœur éperdu et qui ne sait plus où est le bien et le mal; je ne vous dirai pas qu'il est facile de m'entraîner dans un piége, où peut s'achever la perte de mon honneur... non, monsieur, je ne vous dirai pas cela... Je vous crois un honnête homme.

Montéclain mit un genou à terre devant elle :

— Merci, madame, merci, lui dit-il d'une voix exaltée et profonde.

Julie le regarda ainsi sans en paraître surprise ni alarmée, et continua :

— Mais je vous dirai : Je suis à bout de forces,

je ne supporterais plus, sans perdre la raison ou la vie, d'aussi poignantes émotions que celles que j'ai souffertes depuis quelques jours. Je ne voudrais pas recommencer la lutte que je subis à cette heure même ; épargnez-moi, monsieur, et quel que soit l'accueil qui m'attende chez vous... que ce soient des amis ou un magistrat qui doivent m'y recevoir, faites que j'en puisse sortir délivrée de l'horreur de toutes ces accusations.

— Je vous le jure, madame.

— Et maintenant, monsieur, j'irai... à mon tour, je vous le jure, j'irai.

— Merci, madame, merci encore, dit Montéclain en attachant sur elle un regard éperdu ; je vais vous attendre... Oh ! reprit-il en se levant avec un mouvement fier et joyeux, ce n'est pas vous qui serez réhabilitée aujourd'hui, c'est moi, moi en qui vous aurez eu confiance, moi dont vous sanctifierez la demeure, moi que vous avez accepté pour défenseur, moi que vous avez élevé jusqu'à vous... Merci, madame, merci... je vous attends.

Il s'éloigna.

VI

SÉPARATION.

Dans une autre partie de la vallée, deux des personnages de cette histoire sortaient en même temps, chacun de sa maison, chacun après avoir lu une lettre qui venait de lui être remise par un domestique appartenant à Montéclain : c'était Sylvie d'une part, Brias de l'autre. Tous deux se cherchaient.

Nul rendez-vous n'avait été convenu entre eux. Brias, poussé par son inquiétude, sortit au hasard. Sylvie avait fait de même. Sans savoir

été méconnue, et votre fierté s'est indignée de l'abandon où on vous laissait.

« S'il est une excuse au désir de chercher une consolation ailleurs que dans une muette résignation, cette excuse, vous l'avez plus que personne. Mais laissez-moi vous le dire, madame, le malheur n'a de sincère et noble consolation que dans le devoir. Je pourrais vous dire combien j'ai vu d'existences compromises ou brisées, parce que le cœur, indigné de ses souffrances, s'est révolté un jour et s'est écrié : « Moi « aussi, je me vengerai ! » Mais je ne veux d'autre exemple que le vôtre. Pour avoir cédé au cri d'une colère légitime, vous avez été enveloppée dans les intrigues d'une femme perdue, qui s'est servie de l'ombre d'une faute pour vous rendre complice de ses cruautés, et vous faire aider à ses calomnies. Dominée par la peur que vous inspire cette femme que vous méprisez à tant de titres, vous avez frappé une autre femme que vous sentez innocente au fond de votre âme.

« Et maintenant, qu'est-il arrivé? C'est qu'on m'a mêlé à ces odieux mensonges, c'est qu'on m'a forcé, sous peine d'être le dernier des hommes, à montrer dans toute sa pureté l'innocence de celle qu'on a si odieusement outragée, à faire

voir dans toute sa bassesse l'infamie de celle qui l'a attaquée, et nécessairement à expliquer les motifs de ceux qui ont prêté la main à ces calomnies.

« Que ferai-je, madame? Je l'ignore. Ma conduite ne peut être dictée que par celle de mes ennemis. A toute personne qui voudra encore soutenir que madame de Monrion est coupable, il faudra que je réponde et que je dise quel intérêt caché la fait parler tout haut contre la vérité qu'elle ne peut ignorer.

« Oh! madame, quel rôle pénible de ne pouvoir sauver l'honneur d'une femme qu'en touchant à celui d'une autre! Vous ne me réduirez pas à cette douloureuse nécessité. Vous vous joindrez à moi pour rendre hommage à la vertu qui souffre; c'est le plus noble courage de la vertu qui chancelle; et vous l'aurez. Ce retour absoudrait une coupable, il sera la couronne triomphale de la lutte où vous n'avez pas succombé. Oh! venez, madame, joignez-vous à moi; préférez le calme douloureux d'un malheur irréprochable aux tristes joies de la vengeance. Je vous vois souffrir, je vous sens souffrir, et je sais ce qu'il vous faut pour vous consoler : c'est de rester digne de vous-même.

« Vous ne connaissez encore que les tour-

ments d'une espérance coupable, n'apprenez jamais ceux d'une faute irréparable... La rougeur pèse au front, et vous êtes trop habituée à porter la tête haute, pour que vous puissiez sans en mourir la courber sous le poids d'une faute. Osez regarder autour de vous, voyez à quel comble d'infamie est tombée la femme qui veut vous perdre, à quel comble de misère est réduite celle dont l'absence reste inexplicable... Chassez de votre âme cette soif de vengeance qui seule vous a égarée... Venez, je vous attends!... Par pitié pour vous, qui méritez le respect de tous, venez tendre la main à une femme dont l'innocence recevra un vif éclat de votre témoignage et en reflétera sur vous la plus pure clarté... Nous sommes, vous et moi, madame, les derniers descendants de noms jadis puissants et encore respectés. Si Dieu ne nous a pas permis d'en accroître la célébrité, il ne permettra pas que nous en ternissions l'honneur par l'abandon de l'opprimé. Vous ne me forcerez pas, madame, à oublier les profonds sentiments d'affection et de respect que je vous porte, en me laissant seul suffire à la défense de madame de Monrion. Demandez, soit à votre père, soit à votre mari, soit à madame de Rudesgens, de vous accompagner ce soir chez moi; l'un d'eux y consentira, je l'espère, peut-être

tous... Oh! venez, madame, venez! là est le devoir, et aussi le bonheur!

« MONTÉCLAIN. »

Pendant que Brias lisait la lettre que Montéclain avait écrite à Sylvie, celle-ci lisait la lettre qu'il avait adressée à Brias. Elle était ainsi conçue :

« Brias, il y a quelques jours, je vous ai dit : Usez de tout l'ascendant qu'un homme d'honneur peut avoir sur la femme qu'il aime, pour arracher madame de Champmortain aux mains de la misérable femme qui veut la perdre. Je vous avais dit : Ne la laissez pas courir en aveugle vers l'abîme où on veut la précipiter; et si vous l'aimez sincèrement, préférez son salut à son amour. Sauvez-la, dût-elle vous haïr.

« Vous m'aviez promis de faire cela, Brias, et vous avez manqué à votre parole. Surpris dans un rendez-vous par l'audace incroyable de Léona, vous vous êtes livré à elle, pieds et poings liés; vous avez plus fait, vous lui avez livré l'honneur, l'avenir, la vie d'une femme qui n'a commis d'autre faute que de n'avoir pas été assez forte contre l'abandon de son mari.

« Et maintenant, où en êtes-vous, Brias?

Léona n'a-t-elle pas assez cruellement profité de votre faiblesse? Elle vous a attaché, vous, un homme d'esprit, de cœur et de sens, elle vous a attaché comme un esclave à l'accomplissement de ses odieux desseins. Ce joug que vous n'avez pas su repousser avec horreur, ce n'est pas sur vous qu'il pèse le plus détestablement; c'est sur l'infortunée Sylvie. Un duel heureux ou malheureux vous débarrassera de la position terrible où vous êtes tous les deux : mais elle, qui la sauvera, si jamais Champmortain apprend vos rendez-vous secrets? et il les apprendra. De qui? me direz-vous? Eh bien! Brias, de moi.

« Vous aviez promis une réparation à madame de Monrion, et vous, ainsi que Champmortain, vous avez gardé le silence devant les stupides atrocités inventées par Léona, répétées par Hector, et commentées par M. de Montaleu. Était-ce conviction de votre part? Non, c'était terreur. Vous avez reconnu, dans ces mensonges si bassement étudiés, si audacieusement articulés, l'œuvre de Léona, et chacun de vous, tremblant dans ses fautes, a laissé dire et a laissé faire, sans une protestation, sans un murmure. Ce n'est pas ce que vous avez accepté contre moi qui m'indigne, c'est d'avoir vu souffrir une femme, sans une émotion de pitié, sans un transport de fière indignation.

« Brias! Brias! quels étaient nos pères et que sommes-nous? J'accorde à votre philosophie libérale qu'ils eussent tous les vices brutaux de la puissance impunie; ils se faisaient justice par l'épée ou le poignard, ils violentaient les faibles, ils avaient enfin tous les vices des forts; mais ils ignoraient la peur qui accepte le mensonge comme vérité; ils préféraient se coiffer hautement de leurs crimes, que de saluer humblement la perfidie basse et lâche.

« O Brias! que doit penser de notre gentilhommerie cette jeune et belle femme, si outrageusement insultée, si froidement abandonnée? Elle, un enfant de la bourgeoisie dont vous riez tant, elle ne rit pas, elle pleure, et chacune de ses larmes tombée sur votre écusson y creusera une tache ineffaçable. Eh bien! moi, Brias, je ne veux pas du rôle que vous acceptez si gaiement. Justice sera rendue à tous: tant pis pour ceux qu'elle atteindra. Je raconterai tout, je dirai tout. Et pour que ce ne soit pas une vaine parole qu'on nie par-dessus l'épaule, j'en ferai un acte d'accusation judiciaire; les faits, les noms, les intentions, je révélerai tout.

« J'ai fait ma cause de la cause de madame de Monrion. Elle triomphera, je vous le promets. Ne froncez pas le sourcil en me lisant, Brias, ne

cherchez pas de l'œil votre épée. Je ne me battrai pas. On attaque par le mensonge, je répondrai par la vérité. Je parlerai, à moins qu'on ne m'assassine comme on a fait du colonel Thomas Rien.

« Et maintenant, Brias, au nom de cet honneur qui devrait être le fleuron impérissable de nos couronnes brisées, voulez-vous éviter tout scandale, voulez-vous vous sauver, ou plutôt voulez-vous sauver Sylvie? Venez ce soir chez moi, à huit heures; tout s'y finira, je vous le jure, tout s'y arrangera. Pardonnez-moi, Brias, si dans cette lettre quelques expressions blessantes me sont échappées ; elles ne conviennent pas à un homme décidé à n'en pas rendre raison, mais je n'ai pas le temps d'être calme, le danger vous menace encore plus que moi. A neuf heures, c'est un juge d'instruction qui viendra démêler les fils de cette trame de perfidies déjà tachée de sang. Brias, point de vanité, je n'en mets point avec vous, moi ; je ne veux pas faire l'homme juste, et me poser en don Quichotte irréprochable ; j'aime madame de Monrion, je l'aime comme je n'ai jamais aimé ; cette femme a rajeuni en moi la vie, l'espérance, la foi ; je suis fort de sa vertu, comme si elle m'appartenait, mais j'ai aussi le cœur plein de son indul-

gence : je voudrais vous sauver tous, venez m'y aider. Je vous en prie, je vous tends la main : essayez une fois dans votre vie de ce bonheur que donne la pensée d'un devoir sacré noblement accompli... A ce soir, Brias ; je compte sur vous. Il y a deux mots auxquels vous n'avez jamais résisté : honneur et amitié. Venez. Jusque-là évitez Champmortain. A ce soir.

« MONTÉCLAIN. »

Quand Sylvie et Brias eurent lu, elle, la lettre adressée à Frédéric, lui, la lettre écrite à Sylvie, ils se regardèrent l'un l'autre.

— Eh bien ! lui dit Sylvie pâle et tremblante, irez-vous ?

— Je ferai ce que vous voudrez, Sylvie ; à l'heure où nous sommes arrivés, je n'ai plus que le droit de vous obéir. Ordonnez-moi d'imposer silence à Montéclain, et, à moins qu'il ne se soit enveloppé d'une cuirasse de stoïcisme impénétrable à toute injure, je le forcerai à se taire...

— Un scandale, un duel, encore du sang, n'est-ce pas? dit Sylvie en essuyant quelques larmes. Non... non..., ajouta-t-elle d'une voix entrecoupée, c'est bien assez.

— Voulez-vous, reprit Brias, que je fasse

taire tout orgueil et que je cède devant ses menaces? Je le ferai.

— Frédéric, reprit Sylvie tristement, vous pourriez céder à ses prières; car il vous supplie autant qu'il vous menace... Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit : vous irez chez Montéclain, je vous en supplie ; j'irai aussi...

— Comme il vous plaira, dit Brias pendant que Sylvie étouffait ses sanglots.

Sylvie resta un moment silencieuse ; ses larmes la suffoquaient. On sentait qu'elle n'avait pas tout dit, et que son courage hésitait devant ce qui lui restait à dire. Cependant, elle reprit d'une voix étouffée :

— C'est assez pour notre salut, du moins je l'espère; mais ce n'est pas assez pour mon repos, pour mon honneur, pour mon avenir...

— Qu'exigez-vous, madame? que voulez-vous? repartit Brias.

— M. de Brias, lui dit-elle en sanglotant, il faut partir, il faut quitter ce pays.

L'une des comédies les plus détestables de la vanité, c'est de prétendre faire accepter comme un sacrifice ce qui est une nécessité et quelquefois un désir.

— Moi, partir! s'écria Brias; vous quitter! oh! Sylvie! Sylvie! que me demandez-vous?

— Frédéric, lui répondit-elle avec effort, dois-je donc être seule à avoir du courage? N'aurez-vous pas pitié de moi?

— Mais que deviendrai-je loin de vous? lui dit Brias.

— Vous m'aurez bientôt oubliée, monsieur, fit Sylvie avec de nouvelles larmes; le monde, les affaires, vos propres embarras, viendront à votre aide pour arracher de votre cœur le souvenir d'une femme que vous avez aimée comme tant d'autres...

— Que dites-vous, Sylvie?

— Et moi, reprit-elle avec désespoir, je vais rester seule en présence de mon mari, dont les soupçons sont éveillés; de ma mère, toute prête à s'armer de ma faute pour étendre sur moi la tyrannie qu'elle exerce sur mon père; je serai seule, Frédéric, avec votre souvenir, avec mon amour, avec mes regrets, mes remords... et cependant je n'hésite pas... Ne pouvant vous fuir, je vous demande de me quitter... Vous le ferez, n'est-ce pas?...ajouta-t-elle en lui prenant les mains et en le suppliant. Vous aurez du courage, vous ne me rendrez pas cette séparation trop difficile...

O vanité, stupide et vil sentiment! Brias ne put se décider à obéir à la malheureuse Sylvie sans se poser en victime...

— Vous le voulez?... reprit-il d'un ton qu'il saccada de son mieux; eh bien! je partirai... sans avoir obtenu un seul gage de cet amour que vous disiez avoir pour moi, sans que celui qui me brûle vous ait touchée un moment.

—Ah! Frédéric!... Frédéric, dit Sylvie en se reculant avec effroi, Frédéric, taisez-vous... Hélas! lorsque je vous ai pardonné d'avoir cherché la fortune au mépris de mon amour, vous m'avez dit que vous ne me demanderiez jamais rien dont je puisse avoir à rougir... Ah! ce serait affreux d'abuser de ma douleur... vous ne le ferez pas.

L'homme à prétentions conquérantes est une bête sauvage et aveugle; Brias saisit les deux mains de madame de Champmortain...

— Oh! Sylvie, lui dit-il, dans cet avenir isolé où nous allons vivre tous les deux, ne voulez-vous pas emporter le souvenir d'une heure de bonheur?... ne voulez-vous pas que nos pensées s'y rencontrent et s'y confondent?... Quoi! tant d'amour aura été stérile? rien n'en restera entre nous?... Sylvie, ce soir, cette nuit...

— Ah! s'écria madame de Champmortain avec autant de désespoir que d'indignation, il n'y a donc rien dans le cœur des hommes qu'une pensée, qu'un désir, qu'une volonté? Le déshon-

neur d'une femme est donc le seul triomphe qui les satisfasse ? Non, monsieur, non... jamais... N'allez pas chez M. de Montéclain, laissez-le me perdre si vous voulez ; mais laissez-moi, monsieur, laissez-moi...

— Oh ! dit Brias, pardonnez à l'exaltation d'un amour désespéré...

— Non, repartit-elle avec une triste colère, vous n'avez ni pitié ni générosité ; vous me laissez tout le fardeau du malheur... vous ne m'excitez pas à faire mon devoir... vous ne voulez pas que je reste innocente ; il vous faut ma perte. Non, vous ne m'aimez pas.

— Eh bien ! reprit Brias, je partirai, je quitterai le pays, je ne vous reverrai jamais.

— Ah ! mon Dieu ! fit Sylvie à ce mot terrible ; jamais !

— Demain, continua Brias, je serai loin de vous...

— Il le faut... Je le veux, dit Sylvie en sanglotant. Allez ; mais... pensez quelquefois, Frédéric... qu'il y a ici une femme qui souffre, qui vous aime et qui vous suivra de ses vœux et de son amour. Et maintenant, adieu...

Brias prit la main de Sylvie ; elle tremblait et brûlait ; il la baisa avec ardeur et s'éloigna, après avoir dit d'une voix étouffée :

—

— Adieu donc, madame...

Il avait à peine fait quelques pas que Sylvie pressa de ses lèvres la place où les lèvres de Brias avaient touché sa main; puis elle s'appuya sur un arbre et se mit à pleurer. Les femmes seules ont du courage. Sylvie venait de se briser le cœur sans hésiter, car elle aimait Brias et croyait à son amour, tandis que lui, qui ne l'aimait pas, lui avait laissé tout l'effort de cette séparation.

Quand la douleur eut épuisé ses larmes, Sylvie retourna chez elle; le rôle qu'elle devait jouer toute sa vie allait commencer, elle l'avait accepté avec courage. Elle s'attendait aux questions curieuses de sa mère, aux remontrances de M. de Rudesgens, aux soupçons jaloux de M. de Champmortain, et elle était résolue à se renfermer dans le droit de son innocence et de sa douleur, celui de se taire et d'attendre.

Mais lorsqu'elle rentra, on lui apprit que sa mère venait de sortir à l'instant même pour se rendre chez M. de Montaleu. Champmortain était également absent. A son retour de chez madame de Monrion, une lettre de M. de Montéclain lui avait été remise, et il était tout aussitôt reparti.

Quant à M. de Rudesgens, il avait également

reçu une lettre de Montéclain et s'était enfermé chez lui.

— Oh! se dit Sylvie, celui-là, qui ne m'aime pas, m'aurait-il assez protégée pour m'épargner tous les tourments que j'ai si bien mérités? O mon Dieu! si c'est vrai, ajouta-t-elle en se mettant en prière, faites qu'il soit heureux, car c'est un noble cœur. Oh! lui, ne m'eût pas quittée sans un mot pour m'encourager, sans une larme pour me plaindre.

La pensée de Sylvie était-elle juste? Qu'on en juge.

VII

RUPTURE.

Après sa visite chez madame de Rudesgens, Léona était rentrée chez elle ; sa fidèle Dorothée l'attendait en surveillant Léda.

— Eh bien? lui dit la chambrière.

— Eh bien, repartit madame Amab, je triomphe. Julie, chassée de chez M. de Montaleu, n'a trouvé d'autre asile que la misérable ferme de Bricord.

— Et madame de Rudesgens?

— Madame de Rudesgens est toute prête à dire que depuis longtemps elle soupçonne les

intrigues de Montéclain et de madame de Monrion, et sa fille le jurera comme elle.

— Quoi ! dit la chambrière, madame de Champmortain aussi...

— Son honorable mère m'en répond ; car, je te l'avoue, je ne me suis pas senti le courage de menacer cette pauvre petite ; elle me fait pitié, Dorothée, et si ce n'était Champmortain qui mérite si bien d'être puni, pour la suprême sottise de sa confiance, je ne sais si je ne l'aurais pas arrachée moi-même aux séductions de Brias, ou plutôt à sa propre passion ; car Brias ne l'aime pas.

— Ainsi donc, dit Dorothée, tout va bien des deux côtés, et notre élève, M. Hector, a fait merveilles, à ce qu'il paraît.

— Je ne connais encore que le résultat, mais je suis curieuse d'apprendre les détails.

— Je m'étonne qu'il ait réussi ; car, entre nous, madame, il est si lourd, si bête...

Léona hocha la tête.

— Lourd... oui, reprit-elle ; bête... oh ! non. Car si cet homme avait une heure de réflexion avant chaque parole qu'il doit dire, il nous battrait tous, en astuce, en audace et en mensonge ; de même qu'il n'est personne qui pût lui résister, si on lui laissait le temps de se servir de sa force

de taureau. Aussi a-t-il dû être admirable dans cette circonstance où j'avais tout prévu et tout raisonné pour lui. Ce serait un homme bien dangereux qu'un pareil complice, s'il méditait jamais une accusation. Mais il n'en aura pas le temps, je l'espère.

— Que voulez-vous donc en faire?

— Je ne sais...

— Et de cette malheureuse?...

— De Léda?

— Oui, madame.

— Voici le jour qui baisse, tu vas lui faire traverser le parc, vous sortirez ensemble par la petite porte; tu la conduiras à quelque distance dans la forêt, et puis tu la laisseras.

— Seule, à l'approche de la nuit?

— Oui.

— Mais que deviendra-t-elle?

— Il y a un Dieu pour les fous comme pour les ivrognes, dit Léona en se détournant.

— Il y en a un pour tout le monde, fit Léda avec ce sourire immobile de la folie, bien plus affreux à voir que la plus funeste expression de la colère et de la douleur.

Cette parole prononcée d'une voix douce et calme fit trembler Léona. Elle arrêta ses regards sur Léda.

— Les Orientaux, murmura-t-elle, respectent les fous et cherchent l'inspiration divine dans leur divagation. Ils ont peut-être raison.

Léona réfléchit un moment.

— Allons, dit-elle à Dorothée, hâtons-nous. Je vais t'accompagner jusqu'au pavillon du parc; il est étrange que je n'aie pas vu encore Champmortain... Lui aussi peut me dire ce qui s'est passé chez M. de Montaleu.

Quelques instants après, les trois femmes sortirent du château par un escalier dérobé aboutissant à une allée couverte. Léona et sa chambrière conduisirent Léda jusqu'à la porte du parc.

Au moment où Léona l'ouvrait, Champmortain parut sur le seuil.

— Ah! fit-il en apercevant Léda, la malheureuse était ici.

— Vous voyez, dit Léona.

— Et où la faites-vous conduire?

— Chez son mari.

— Pour quelle nouvelle infamie? reprit sèchement Champmortain.

Léona se retourna comme une lionne blessée, et remarqua seulement alors la colère et le trouble qui agitaient le comte.

— Emmène cette femme, dit-elle à Dorothée,

et reviens en toute hâte... J'aurai besoin de toi.

Léda et Dorothée sortirent du parc, et Léona resta avec Champmortain.

— Vous plairait-il, reprit celui-ci, de venir dans le pavillon?

— Pourquoi faire?... demanda Léona d'une voix calme.

— J'ai à vous parler de choses graves...

— Si vous avez à me dire des injures comme vous venez de le faire, c'est inutile. J'ai, de mes bons souvenirs, plus de soin que vous ne pensez; ce pavillon me rappelle le temps où vous vous disiez heureux d'un de mes regards, fier de la moindre faveur; je ne veux pas le rendre témoin de vos violences... Nous sommes bien ici...

— On peut nous entendre.

— Vous avez donc l'intention de crier? reprit tranquillement madame Amab.

— Léona! dit Champmortain.

— Dans ce pavillon, je m'appelais Léona, repartit celle-ci sans s'émouvoir, mais en plein air je m'appelle madame Amab.

— Eh bien! madame, reprit Champmortain, qui frémissait d'indignation, je viens vous avertir que vos indignités ont porté leurs fruits; ce soir, un magistrat arrive dans ce pays; ce soir,

tous ceux qui ont eu le malheur d'être de vos amis seront punis d'avoir été assez faibles pour...

— Pour quoi? dit Léona railleusement.

— Madame, continua Champmortain, à peine entrée dans ma maison, vous y avez semé le scandale et le désordre !

— En vérité!

— Vous avez inventé cette abominable histoire au sujet de madame de Monrion.

— Si vous n'y croyiez pas, il ne fallait pas laisser madame de Champmortain chasser de chez elle cette innocente. D'ailleurs, n'avez-vous pas été lui faire une splendide réparation?

— C'était mon devoir, madame, mais nous avons trouvé là M. Hector de Montaleu, qui, inspiré par vous, a voulu rejeter sur un autre la responsabilité des crimes qui naissent autour de vous.

— Ah ! fit Léona avec une légère inquiétude, il a tenté de se défendre, et il y a mal réussi, sans doute?

— Il a menti avec une audace si insolente!...

— Que vous n'avez pas osé le lui dire en face, repartit Léona avec une ironie méprisante, et que vous venez me le dire, à moi, à une femme; mais il n'y a pas plus loin de chez vous chez M. Hector de Montaleu que de chez vous ici.

— Léona, ou madame, il ne s'agit pas ici d'Hector de Montaleu, mais de vous.

— Je ne vous comprends pas.

— Vous ne me comprenez pas? dit Champmortain en baissant la voix. Mais savez-vous ce que vient de m'écrire Montéclain?

— Allez donc! fit Léona railleusement, avouez-le, dites la vérité, ce n'est pas vous qui parlez en ce moment, c'est Montéclain... Et que vous dit-il?

— Que dès ce soir un magistrat sera dans sa maison, qu'il commencera l'enquête relative à l'assassinat du colonel...

— Et que vous importe?...

— Ce qui m'importe, madame, c'est que cette affaire est désormais invariablement liée à celle de madame de Monrion, c'est que l'assassinat du colonel a eu pour but de lui soustraire la lettre dont il était porteur, et qui justifiait madame de Monrion d'une imputation que vous avez eu l'art de faire sortir, pour la première fois, de la bouche de madame de Champmortain. C'est que moi, madame, et ma femme, nous allons être mêlés à toutes vos sales intrigues... c'est que vous êtes venue chez moi menacer ma belle-mère, menacer Sylvie... C'est qu'enfin Montéclain, pour faire comprendre à ce magistrat le

silence que j'ai gardé, ne craindra pas de dire que j'ai voulu ménager une femme avec laquelle... Ah! tenez, madame, ce sera un hideux scandale.

— Mieux que cela, M. de Champmortain, reprit Léona dédaigneusement, car le scandale existe, mais le châtiment va venir. Montéclain dira tout, et, je vous en préviens, il y a dans cette maison un homme qui ne vous pardonnera pas d'avoir séduit sa femme.

— En vérité? repartit Champmortain, le contraire serait mieux dit, car d'ordinaire le séducteur n'est pas celui qu'on mène en esclave.

— Le crime sera le même aux yeux de mon mari, M. le comte, et je crois que vous avez peur.

— Peur! dit Champmortain avec dédain. Je pense avoir prouvé que mon courage peut suffire à un duel.

— Vous voulez dire à deux, repartit amèrement Léona.

— A deux?

— Sans doute, car après avoir rendu compte de son honneur au mari de la femme qui vous a séduit, n'est-ce pas ainsi que vous l'entendez?... il faudra demander compte du vôtre à l'amant qui a séduit votre femme...

— En vérité! fit amèrement Champmortain.

— Si le menaçant Montéclain s'amuse à révéler les motifs qui vous ont fait taire, il aura soin de dire aussi sans doute ceux qui ont fait taire madame de Champmortain et Brias...

— Et quels sont ces motifs?

— Mais la crainte de voir divulguer par la femme aux sales intrigues leurs honnêtes intrigues et leurs innocents rendez-vous.

— Sottise! repartit Champmortain en haussant les épaules.

— Mot de mari que vous avez dit avec la conviction de vos pareils.

— Calomnie nouvelle que vous dites avec l'assurance de vos semblables.

— La calomnie, reprit Léona insolemment, est une arme que tout le monde ne mérite pas qu'on emploie; la vérité suffit avec madame de Champmortain.

— Votre rage vous égare...

— Et votre terreur vous rend aveugle; mais moi je ne le suis pas encore, et comme j'ai vu...

— Vous?

— Vu, de mes propres yeux vu, les rendez-vous où madame de Champmortain et Brias se disaient...

— Mensonge! s'écria Champmortain.

— Je l'ai vu, monsieur, fit Léona, pâle enfin de la colère qu'elle dominait depuis bien longtemps.

— Infâmes mensonges! madame; j'étais prévenu de tout ce que vous pourriez me dire à cet égard. Je m'y attendais... Sylvie devait être sacrifiée comme madame de Monrion l'a été... Mais je respecte celle qui porte mon nom, madame, et il ne vous est pas permis d'atteindre jusqu'à elle.

— Quoi! reprit Léona l'œil en feu, les lèvres tremblantes, vous osez dire...?

— Je dis, reprit Champmortain, que vous mentez comme vous avez toujours menti.

— Oh! fit Léona, la vérité, où donc est la vérité?

— Elle ne peut être dans votre bouche.

— Mais j'ai vu...

— Vous mentez.

— Mais pourquoi donc alors m'a-t-elle reçue, cette femme si pure?

— Parce que je l'ai voulu.

— Mais pourquoi est-elle revenue sur cette insolente invitation où mon nom avait été oublié par elle?

— Je n'ai pas vu cette invitation.

— Je l'ai reçue devant vous.

— Vous ne me l'avez pas montrée...

— Je vous la montrerai...

— Je la croirai fausse. Ah ! madame, il est temps de remettre chacun à sa place, dit Champmortain. Vous avez pu toucher à ma fortune et à ma considération personnelle ; vous ne toucherez pas à l'honneur de mon nom.

— Mais qu'êtes-vous donc venu faire ici ?

— Vous demander si vous voulez reconnaître que vous avez faussement accusé madame de Monrion ; et, comme les apparences ont pu vous tromper, votre excuse sera facile.

— Après ? dit Léona d'une voix brève.

— En ce cas, reprit Champmortain, Montéclain fera tout pour vous sauver.

— Lui ? reprit Léona frémissante.

— Un moment de repentir, et il vous pardonnerait.

— Il me pardonnerait ! répéta Léona.

— Oui, il fera tout pour épargner une honte au nom de M. Amab, continua Champmortain, si un moment de repentir...

— De repentir..., reprit Léona, dont la voix étranglée disait toute la fureur qui l'agitait. Oh ! oui, ajouta-t-elle avec l'énergique et superbe rébellion des démons, je me repens d'être descendue jusqu'à vous, monsieur ; vous, le plus

infâme de mes ennemis, car ils sont fidèles à leur haine, et vous discutez votre amour... Oui, je me repens d'avoir cru à votre courage, à votre probité; mari trompeur, mari trompé, qui venez insulter la femme qui s'est déshonorée pour vous, et qui glorifiez celle qui vous déshonore. Oui, je me repens d'être la maîtresse d'un lâche. Et maintenant, monsieur, sortez... Les magistrats vont venir; ils connaissent aussi bien de l'adultère et des faux en écriture publique que de l'assassinat et de la calomnie... Ah! M. de Montéclain vous menace du scandale, et vous obéissez à qui vous traite comme vous le méritez... Je vous promets de vous faire la part plus large que vous ne pensez... Je vous félicite, M. de Champmortain, vous avez une honorable famille, et votre vertueuse épouse tient de sa vertueuse mère d'assez vertueux exemples pour que vous soyez tranquille sur son compte. Sortez, monsieur...

— Léona, dit Champmortain, je vous ai avertie, je le devais ; je vais porter votre réponse à Montéclain.

— Annoncez-lui, reprit fièrement Léona, que je lui apporterai, moi, celle qu'il convient à une femme comme moi de faire à un homme comme lui... Sortez...

— Parlez moins haut, madame, fit Champmortain, je n'ai pas l'habitude d'obéir à de pareils ordres.

— Prenez garde! j'ai un mari, moins patient que vous ne l'êtes, et je suis femme à lui dire la vérité, ne fût-ce que pour voir votre terreur en face de lui.

— Si jamais il l'apprend, reprit Champmortain, il me trouvera à ses ordres.

— Ce sera peut-être plus tôt que vous ne le pensez...

— Adieu, dit Champmortain.

— Au revoir, répondit Léona. Devant les ma gistrats, les accusés se défendent, et les accusateurs se taisent quelquefois... Au revoir.

Champmortain s'éloigna. Léona, qu'avait soutenue sa colère, resta anéantie après son départ.

Pour la première fois de sa vie, elle venait de voir se révolter contre elle l'un de ceux qu'elle croyait tenir dans sa puissance; et quel était celui-là? un homme sans valeur aux yeux de Léona, médiocre d'esprit, de cœur, de tout. Que Montéclain la bravât, elle le comprenait; c'était un caractère trempé à feu et à glace; que Brias essayât de lui résister, il avait l'art des arguties et des retraites diplomatiques; mais Champmor-

tain, un homme à idées étroites et communes ; elle n'y comprenait rien.

Voilà en quoi Léona manquait de la profonde science de l'esprit humain. En effet, lorsque, à force d'adresse, de calme, de caresses ou de sarcasmes, elle parvenait à attirer sur le terrain qu'elle avait choisi l'adversaire qu'elle avait à combattre, il fallait que celui-ci fût d'une habileté bien rare pour que Léona ne parvînt pas à la vaincre ; mais soit instinct de sa faiblesse, soit privilége de sa médiocrité, Champmortain était resté invinciblement accroché à l'idée avec laquelle il était venu.

Pour lui, Léona était le mensonge incarné, la méchanceté vivante : fort de cette idée, il ne s'en était pas écarté d'un pas ; il n'avait pas discuté un moment la possibilité de la faute de Sylvie ; il avait simplement répondu à Léona : « Vous mentez ; » il eût fait la même réponse à des preuves resplendissantes ; il était tellement convaincu que tout ce qui venait de Léona était faux, qu'il eût nié le soleil si elle le lui avait montré.

Il en arriva que Léona, si redoutable pour les plus habiles, lorsqu'elle accusait par le mensonge, se trouva sans force contre un sot, lorsqu'elle avait pour elle la vérité.

Est-ce donc que la main qui sait manier le poignard ne peut pas tenir une épée?

Tout à coup elle sembla s'éveiller de la torpeur où elle était tombée, et, s'adressant à Dorothée, qui venait de rentrer, elle lui dit :

— Ma voiture...

— Madame sort?...

— Oui.

— Il faut que madame prenne garde... Je ne sais si je me trompe, mais il m'a semblé qu'on nous espionnait dans le bois pendant que j'y conduisais la pauvre folle.

— Montéclain, sans doute?

— Non, madame; monsieur...

— Mon mari?

— Oui, madame...

— Si ce n'est que ça, dit Léona, rassure-toi.

— Mais si madame avait pris quelque rendez-vous avec M. de Champmortain...

— Oh! non, non...

— Est-ce que vous devez rencontrer M. Hector de Montaleu?

— Ce n'est pas à la charbonnière que je vais, dit Léona.

Et comme Dorothée la regardait avec étonnement, Léona reprit :

— Je vais chez mon plus vieil ennemi... Je vais chez M. le marquis de Montaleu.

— Vous?

— Oui, moi... Oh! reprit-elle, la vengeance me sera d'autant plus douce me venant par lui.

VIII

CONFESSION.

Après la scène qui s'était passée chez lui dans la matinée, M. de Montaleu était demeuré seul en proie à la plus profonde tristesse. Il était à la fois mécontent de lui et de tout le monde.

Il en voulait à ceux qui avaient raison autant qu'à ceux qui avaient tort. Cela s'explique aisément. M. de Montaleu, tout juste qu'il fût, tout sévère qu'il voulût être, était arrivé à un âge dont le premier besoin est le repos du cœur et de l'esprit. On se plaint de l'égoïsme des vieil-

lards, mais trop souvent cet égoïsme n'est que de la lassitude et du dégoût. Plus on s'est mêlé longtemps aux luttes du monde, moins on y porte d'intérêt. N'a-t-on pas en effet reconnu dix fois, cent fois, mille fois, que si la défaite est un chagrin, la victoire est souvent une déception ? Le succès serait une puissance trop haute s'il donnait toujours le bonheur.

Voilà pourquoi les vieillards redoutent les nouvelles expériences et s'en écartent avec soin. Chez les uns, cette appréhension devient une défiance implacable qui prévoit tout à mal. C'est un assez sage calcul. S'ils se trompent, pensent-ils, ils ont ainsi la chance d'une bonne surprise.

Chez d'autres, ce dégoût des mêmes luttes, cette crainte des mêmes résultats arrive à une sorte de crédulité obstinée. Ils détournent la tête de tout ce qui peut blesser en eux ce qui leur reste de sensibilité ; ils se font aveugles et sourds pour le mal qui passe sous leurs yeux ou qui crie à leurs oreilles.

Ceux-là, et tel était M. de Montalcu, font tout pour ne pas être dérangés dans l'asile moelleux, rembourré, demi-obscur où ils se retirent. Aussi arrive-t-il que, lorsqu'ils en sont arrachés par des éclats et des violences qu'il est impos-

sible de ne pas entendre, ils maudissent d'abord avec fureur ceux dont les fautes ont fait naître ces violences et ces éclats, et bientôt après ceux qui s'en sont faits les hérauts.

Ainsi, dans les petites misères de la vie, ai-je vu chasser avec la même colère, par un vieillard indulgent, le valet qui le pillait et le valet qui lui avait dénoncé le vol. L'un et l'autre avaient troublé la quiétude paresseuse où il se plaisait à vivre. Élevons cette colère que nous venons de raconter jusqu'à une douleur sincère; voyons M. de Montaleu surpris tout à coup dans la douce et noble confiance où il vivait, arraché violemment à ce repos qu'il avait fait à sa vieillesse, tête blanche qui se reposait sur le blanc giron d'une chaste enfant, et l'on comprendra la colère qu'il éprouva, et contre celle qui l'avait trompé, et contre ceux qui lui avaient révélé son erreur.

Depuis quelques jours Julie s'était trouvée bien abandonnée près de ce vieillard qui l'aimait. Ce fut le tour de M. de Montaleu de se sentir bien seul loin de cette enfant à l'affection de laquelle il était accoutumé. Le dégoût de la vie, ou plutôt ces mouvements d'impatience qui font regretter de vivre, n'arrivent guère qu'à la jeunesse, au moment où elle subit quel-

qu'une de ces terribles désillusions qui suivent toute grande espérance. La vieillesse n'en est plus là, et cependant M. de Montaleu se sentit si abandonné, si misérable après le départ de Julie, qu'il éprouva un profond découragement et se laissa aller à dire :

« Ah ! mieux eût valu mourir avant de voir tomber ma dernière croyance en ce monde. »

Voilà où en était M. de Montaleu, lorsqu'on lui annonça la visite de madame de Rudesgens. Il en fut épouvanté.

C'étaient sans doute de nouvelles délations, des détails plus certains sur la faute de Julie, sur la complicité de Montéclain, sur des événements dont M. de Montaleu, à vrai dire, ne se rendait pas un compte bien exact, mais auxquels il lui était odieux d'être mêlé. Cette répugnance de M. de Montaleu à entendre la voix acrimonieuse de madame de Rudesgens ajouter encore le fiel de ses commentaires à toutes ces circonstances fâcheuses, cette répugnance, disons-nous, eût peut-être poussé le marquis à refuser à la vieille Artémise le rendez-vous qu'elle lui faisait demander ; mais elle avait pénétré dans son appartement avant qu'il eût eu le temps de faire sa réponse, et l'air dont elle y entra apprit à M. de Montaleu qu'un grand malheur venait d'arriver,

et qu'une terrible catastrophe était imminente. Madame de Rudesgens n'attendit pas que M. de Montaleu donnât l'ordre de sortir au laquais qui l'avait annoncée, elle-même le congédia d'une voix troublée et d'un geste rapide ; puis elle courut jusqu'à la porte, en poussa les verrous, et revint vers le marquis en lui disant d'une voix tout effarée :

— Mon ami ! mon bon et pauvre ami ! je suis perdue.

— Vous, madame, fit le marquis tout étonné de ce trouble extraordinaire, pourquoi et comment ?

Madame de Rudesgens se laissa tomber sur un fauteuil, dénoua son chapeau, respira des sels, s'éventa avec son mouchoir, se donna enfin tous les soins qu'exige une femme qui va se trouver mal et qui n'en a pas le temps, et continua avec un désespoir irrité :

— Je suis prise entre deux scélérats, marquis ; entre deux infâmes qui ont juré ma perte. Si je n'aide pas Léona à déshonorer madame de Monrion, elle dira tout... si je n'aide pas Montéclain à la sauver, il dira tout...

— Mais que diront-ils ? demanda M. de Montaleu avec quelque impatience.

— Montaleu, fit madame de Rudesgens en

attachant sur le marquis un regard suppliant, il faut que vous me pardonniez, vous, d'abord.

— Moi? repartit M. de Montaleu, mais pour quoi ?

— Mon ami, mon vieil et bon ami, il faut que vous sachiez tout... Vous comprenez, une femme n'avoue jamais ces choses-là... J'ai eu tort, je le sens; j'aurais pu vous le confier à vous, à vous seul, et vous m'en auriez su bon gré, j'en suis certaine; mais que voulez-vous... la peur de la honte... et puis, j'ai si cruellement expié ma faute... l'inconduite de M. de Rudesgens m'a tellement punie, que je me suis cru le droit de garder le silence ; mais si vous ne me venez pas en aide, Montaleu, je suis perdue.

Et la vieille Artémise se prit à répandre des larmes véritables, et qui étonnèrent si fort M. de Montaleu qu'il commença à croire à la gravité de l'événement dont madame de Rudesgens avait à lui parler.

— Voyons, ma chère, lui dit-il doucement, calmez-vous et veuillez m'expliquer ce dont il s'agit.

Madame de Rudesgens poussa d'énormes soupirs, s'essuya dix fois les yeux, et reprit enfin, le regard baissé et la parole entrecoupée :

— Vous vous rappelez sans doute l'époque

où, à Cologne, je reçus les hommages de M. de Rudesgens?

— Ah! fit M. de Montaleu, dont le front se rembrunit en entendant parler de cette ville et de ces temps éloignés; c'est de votre mariage avec M. de Rudesgens que vous venez me parler.

— Non, mon ami, reprit Artémise, de plus en plus tremblante; mais d'un événement affreux, terrible, épouvantable, qui précéda ce mariage de deux mois seulement.

Le marquis regarda attentivement madame de Rudesgens, et comme toutes les dates des événements qui s'étaient passés à cette époque étaient restées présentes à sa mémoire, il répéta d'une voix curieuse :

— Deux mois avant votre mariage? dites-vous.

— Oui, reprit l'antique pécheresse, qui semblait prête à manquer de force.

— Mais que se passa-t-il? dit vivement M. de Montaleu.

Madame de Rudesgens se reprit à pleurer et s'écria tout à coup :

— J'étais une jeune fille sans expérience, sans guide, sans appui, car mon père était déjà en prison; j'avais souvent rencontré chez un

ancien ami de mon père un jeune officier français. (Elle pleure.) Il était charmant, Montaleu. (Elle sanglote.) Il était beau, il était brave, il était spirituel, et il m'aimait.

Madame de Rudesgens se mit à fondre en larmes.

— Eh bien? fit M. de Montaleu.

— Il me dit, continua madame de Rudesgens, qu'il pouvait me protéger près de vous, qui alliez décider de ma fortune... Et, ajouta-t-elle en sanglotant de plus en plus, je crus à son amour.

Le marquis tressaillit, et se penchant vers madame de Rudesgens, il reprit avec un léger tremblement dans la voix :

— Et quand cela se passa-t-il?

— Un an à peu près avant la décision qui me rendit ma fortune et qui détermina mon mariage avec M. de Rudesgens.

— Mais pourquoi, fit M. de Montaleu d'un ton plein d'anxiété, avoir épousé M. de Rudesgens, lorsqu'il était du devoir de votre séducteur de réparer la faute qu'il vous avait fait commettre?

— Il était marié, répondit madame de Rudesgens d'une voix presque éteinte.

— Marié! répéta le marquis; et vous l'ignoriez, sans doute?

Madame de Rudesgens ne répondit pas.

Il y eut un moment de silence entre les deux interlocuteurs, et M. de Montaleu reprit enfin :

— Mais comment se fait-il qu'une liaison sans doute rompue depuis plus de trente ans puisse aujourd'hui devenir pour vous un sujet de terreur?

— C'est que, dit la triste Artémise en balbutiant, c'est que... malgré toutes les précautions qui ont été prises à cette époque, l'enfant né de cette malheureuse liaison a fini par découvrir...

Madame de Rudesgens s'arrêta, et M. de Montaleu, qui prenait plus d'intérêt aux événements passés depuis trente ans qu'aux craintes qu'elle éprouvait, M. de Montaleu reprit vivement :

— Et quelles furent les précautions que vous prîtes pour cacher la naissance de cet enfant?

— Oh! s'écria madame de Rudesgens, ce fut lui qui le voulut...

Mais elle s'arrêta comme si quelque chose l'eût avertie soudainement que tout mensonge serait dévoilé. Puis elle continua d'une voix confuse :

— Non, ce ne fut pas lui, ce fut moi qui le voulus. Vous devez comprendre les terreurs d'une pauvre jeune fille, Montaleu ; il ne pouvait m'épouser, lui, puisqu'il était marié, et la

moindre circonstance eût pu faire naître le soupçon dans l'esprit de M. de Rudesgens; j'étais perdue, car il m'eût abandonnée après avoir publiquement recherché ma main... Il fallait donc qu'un mystère impénétrable cachât la véritable naissance de cet enfant.

M. de Montaleu écoutait dans une étrange anxiété, tandis que madame de Rudesgens, plus tremblante à mesure qu'elle approchait du dernier aveu, poursuivait en laissant tomber ces mots, à peine articulés :

— Ce fut alors qu'un valet dévoué, nommé Joseph Miras, alla proposer à une pauvre fille nommée...

— Sophie Muller, n'est-ce pas? s'écria M. de Montaleu avec éclat, en se levant par un mouvement soudain.

— Oui, repartit madame de Rudesgens d'une voix presque éteinte.

— Il alla lui proposer, continua le marquis tout tremblant d'émotion, de reconnaître comme étant le sien l'enfant qui vous appartenait.

— C'est vrai.

— Et la pauvre fille accepta, et plus tard... Oh!...

M. de Montaleu s'arrêta, et levant les mains au ciel, il s'écria avec un désespoir profond :

— Oh! Sophie! Sophie! trente ans de douleur et d'abandon, parce qu'il a plu à une misérable femme de te flétrir de sa faute!

— Elle a volontairement accepté, s'écria madame de Rudesgens, et nous avons pu du moins soulager ainsi sa misère, car vous ne la connaissiez pas à cette époque.

— C'est vrai, dit M. de Montaleu d'un ton de profonde tristesse, la misère vous l'a livrée, elle vous a vendu son honneur... Oh! la misère! la misère! ajouta-t-il, quelle arme elle met dans la main du riche pour perdre et pour calomnier le pauvre! Mais je vous comprends, vous; je comprends jusqu'au crime que vous avez commis, car il fallait vous sauver; mais quel est le lâche qui a pu vous aider dans cet indigne marché?

Madame de Rudesgens se mit à trembler de tout son corps.

— Ne l'appelez pas ainsi, reprit-elle, ne l'insultez pas, surtout devant son fils; car, il me l'a écrit, il dirait tout.

— Mais quoi donc encore? s'écria M. de Montaleu dans la plus extrême agitation.

— C'est, dit madame de Rudesgens en balbutiant, que moi seule, à son insu, ai fait ce funeste marché... qu'il ne l'a appris qu'au moment où il partait pour le nouveau monde, et qu'il

ignorait alors vos relations avec Sophie Muller.

— C'était donc Montéclain? s'écria M. de Montaleu.

— Oui, oui.

— Lui, dont le fils nous a tous si insolemment menacés ce matin?

— Oui.

— Lui, qui est venu me demander d'aller voir sur son lit de mort le malheureux enfant que j'ai repoussé, que j'ai renié, que j'ai chassé?

— C'est vrai, répéta madame de Rudesgens, qui pouvait à peine se soutenir.

— Et vous, reprit M. de Montaleu avec indignation, vous qui, depuis le départ de Montéclain, de votre amant, avez appris tout ce que votre infâme supercherie avait attiré de malheur à l'infortunée Sophie; vous qui savez tout ce que j'ai souffert de la croire coupable, vous n'avez pas eu un moment pitié ni d'elle ni de moi; vous n'êtes pas venue me faire cet aveu...

— Oh!. pardonnez-moi, pardonnez-moi, fit madame de Rudesgens avec désespoir.

— Et mon fils se meurt, s'écria M. de Montaleu, que les larmes gagnèrent enfin, et il est dans la maison de mon ennemi, qui l'a recueilli, tandis que moi je l'ai chassé; qui a recueilli aussi une pauvre enfant, innocente peut-être,

et que j'ai chassée aussi ! Et pourquoi ? parce qu'il y a autour de moi des gens sans cœur, sans probité, sans honneur...

— Montaleu ! Montaleu ! s'écria madame de Rudesgens en interrompant la colère du marquis, vous viendrez ce soir avec moi chez Montéclain, il le faut, et vous déjouerez ainsi les perfides intentions de madame Amab.

— Madame Amab ! répéta M. de Montaleu, Léona ? Mais en quoi donc cette femme est-elle mêlée à tout ceci ?

— Ne vous l'ai-je donc pas dit ? fit madame de Rudesgens ; mais Léona, c'est cette enfant dont la naissance a été attribuée à Sophie Muller... Léona est...

— Votre fille ! dit Montaleu.

— Oui, ma fille, répéta madame de Rudesgens en cachant sa tête dans ses mains.

M. de Montaleu la regarda un moment en silence, et lui dit d'une voix moins sévère :

— Oh ! vous êtes assez cruellement punie... Léona est votre fille !

— Ma fille ! continua madame de Rudesgens à voix basse, et comme si le bruit de ses propres paroles l'eût épouvantée ; ma fille, qui m'a menacée de tout révéler à mon mari si je ne l'aidais à perdre madame de Monrion.

— Qui est innocente, n'est-ce pas ? s'écria avec transport M. de Montaleu, et qui pleure maintenant, qui souffre comme mon pauvre fils assassiné. Assassiné... mais par qui donc?

— Mon ami, reprit madame de Rudesgens, Montéclain m'attend ce soir chez lui. « Venez, m'a-t-il écrit, et toute preuve de ce qui peut vous compromettre sera anéantie; venez et amenez M. de Montaleu; il faut que d'abord il vous pardonne, lui; sans cela tous mes efforts seront inutiles; dites-lui que son fils le demande; dites-lui que, puisque j'ai été jusque chez lui, il peut venir jusque chez moi; seulement j'essayerai de lui montrer comment un gentilhomme ouvre sa maison à l'ennemi qui ne craint pas d'y pénétrer. »

M. de Montaleu se taisait. Son orgueil hésitait encore contre les sentiments de son cœur; puis enfin, il s'écria tout à coup :

— Eh bien! soit, j'irai, et si j'ai eu des torts envers Montéclain, je ne craindrai pas de les réparer en les avouant devant tout le monde. A quelle heure devez-vous vous rendre chez Montéclain?

— Il nous attend à huit heures, dit madame de Rudesgens. Vous viendrez, n'est-ce pas?

Au moment où M. de Montaleu allait répon-

dre, on frappa à l'appartement de M. de Montaleu, et celui-ci ayant ôté les verrous qui fermaient la porte, le domestique lui annonça l'arrivée de madame Léona Amab.

— Cette femme chez moi!... s'écria M. de Montaleu.

— Elle a, dit-elle, répondit le domestique, un écrit important à vous remettre.

Madame de Rudesgens tremblante et éperdue, mais contenue par la présence du domestique, attachait sur M. de Montaleu des yeux égarés.

Le marquis eut pitié d'elle, et il lui dit tout bas :

— Faut-il la recevoir?

— Je ne sais, repartit madame de Rudesgens d'une voix défaillante.

— Faut-il la chasser? reprit M. de Montaleu.

— Oh! non, non! ce serait peut-être me perdre.

— Faites entrer madame Amab, dit tout haut M. de Montaleu au domestique.

— Oh! mon ami, s'écria Artémise dès que le domestique fut sorti, vous seul pouvez me sauver, vous seul...

On entendit presque aussitôt la voix de Léona, et madame de Rudesgens, épouvantée, se précipita dans un cabinet voisin. Léona parut.

Elle s'arrêta sur le seuil de la porte. M. de

quel en est l'auteur, et quelle est celle dont j'ai le droit, je suppose, d'apprendre le nom.

M. de Montaleu prit toujours dans le même silence l'écrit que lui remit Léona.

Celle-ci le regardait attentivement, car comme nos lecteurs l'ont vu déjà, cettre lettre renfermait la justification de Sophie Muller, et madame Amab s'attendait à une explosion de la part du marquis. M. de Montaleu savait déjà tout ce que renfermait cette lettre. Cependant il ne put cacher l'émotion que lui causa cet appel à sa véracité et à son témoignage. Il tenait dans ses mains la preuve écrite de l'innocence de Sophie, et il parut hésiter un moment. Le papier tremblait dans sa main. Léona, qui le dévorait du regard, lui dit enfin :

— Eh bien ! M. le marquis, quel est le nom de l'homme qui vous a écrit cette lettre? Quel est le nom de la femme qui, en reniant son enfant, vous a forcé à renier le vôtre?

M. de Montaleu plia le papier, et, le tendant à Léona, lui dit d'une voix ferme :

— Je ne connais pas cette écriture, madame.

Léona resta atterrée.

— Ni cette signature? reprit-elle.

— Non, madame.

— Ni cette légende?

— Non.

— Ni rien, n'est-ce pas? s'écria-t-elle avec un transport effrayant.

— Rien, répéta froidement M. de Montaleu.

Léona ne poussa pas un cri, ne prononça pas une parole, ne laissa pas échapper un geste de prière ou de menace; elle salua gravement M. de Montaleu, et sortit.

Au même instant, madame de Rudesgens s'élança du cabinet où elle s'était cachée.

— Oh! merci! merci! mon ami, s'écria-t-elle, merci! vous m'avez sauvée!

— Mais Montéclain me rendra mon fils? dit M. de Montaleu.

— Oh! venez! venez! repartit madame de Rudesgens; il vous attend.

IX

LA FOLLE.

Le soir était venu. Julie, demeurée à la ferme, voyait s'approcher avec anxiété l'heure de tenir la promesse qu'elle avait faite à Montéclain. Nous avons si souvent dit quelles incertitudes agitaient l'âme de madame de Monrion, que nous hésitons à expliquer le trouble qu'elle éprouvait. En effet, lorsqu'elle rencontrait Montéclain, c'était toujours la même confiance dans ses paroles, c'était un entraînement irrésistible qui la faisait croire à ses conseils, obéir à ses prières. Tant qu'il était présent, elle semblait sentir, penser,

vivre par lui et en lui ; mais dès qu'il s'était éloigné, les doutes de Julie la reprenaient, et cette fois ils avaient été éveillés en elle par un incident insignifiant en apparence, dont cependant il est nécessaire que nos lecteurs soient informés.

Comme nous l'avons dit, Julie, décidée à quitter ce pays, avait envoyé chercher sa voiture chez M. de Montaleu. On y avait joint quelques objets nécessaires à son voyage, et plus particulièrement tous les papiers qui lui appartenaient. Parmi ceux-là, Julie retrouva la lettre que le matin même elle écrivait à son frère, et qui avait été interrompue par l'arrivée de MM. de Rudesgens, de Champmortain et de Brias ; Julie la relut et la cacha dans son sein, le plus près de son cœur.

Cette confidence de ses sentiments secrets, en la remettant en présence d'elle-même, lui rendit ses terreurs au sujet de Montéclain. Plus dominée que jamais par le charme impérieux que cet homme exerçait sur elle, elle fut encore plus épouvantée de cet empire. Ainsi ce n'était déjà plus, comme au commencement de cette journée, un homme deux fois rencontré par hasard, et qui, à chaque rencontre, avait pénétré plus avant dans la confiance et dans l'amour de Julie.

Ce n'était plus celui dont elle avait d'abord agréé le respect, puis la protection, celui avec qui elle avait fait alliance contre la calomnie qui les frappait à la fois, celui à qui elle avait permis de lui choisir un asile dans une chaumière ; c'était l'homme qui l'appelait maintenant dans sa maison, qui la lui ouvrait comme le seul refuge où elle pût abriter sa douleur et son innocence, et auquel elle avait promis d'accepter cette dangereuse hospitalité.

Toute l'âme de Julie, tout ce qu'il y avait en elle de généreux, de confiant, lui criait : « Va, n'hésite pas, va ; » mais presque aussitôt le souvenir de ce qu'avait été Montéclain, le souvenir de l'illusion qui l'avait elle-même trompée autrefois ; la récente, mais terrible expérience, qu'elle venait de faire des perfidies du monde lui criait d'un autre côté : « Prends garde, c'est peut-être encore un piége ; prends garde ! »

Toute autre, à la place de Julie, eût probablement écouté les conseils de cette prudence ; mais elle avait si peur d'être ingrate envers Montéclain, qu'elle avait laissé venir la nuit au milieu de ses douloureuses indécisions, lorsque tout à coup on vint lui annoncer l'arrivée de Bricord et d'Aly Muley.

La nourrice de Saint-Faron et l'enfant de Léda

étaient avec Julie dans la chambre où elle s'était retirée. Elle craignit que le fermier n'apprît la présence de cet enfant dans sa demeure, et elle se hâta de descendre dans la salle basse où Bricord s'était arrêté avec le spahi.

Tous les domestiques de la ferme étaient assemblés et regardaient curieusement leur maître, dont le visage pâle n'exprimait plus que le courage calme de la résignation. Aly Muley et Bricord se découvrirent quand parut madame de Monrion ; tous les domestiques firent de même. C'était un spectacle touchant que celui de cette jeune et belle femme au milieu de ces grossières figures, en présence de ces deux rudes soldats, honorée et respectée dans cette humble chaumière, après avoir été ignominieusement chassée du château d'un grand seigneur ; protégée par le soldat et le fermier, après avoir été abandonnée par le riche, le noble et le puissant.

La présence d'Aly Muley et de Bricord rendit toute la confiance à Julie ; c'est qu'elle avait un juste instinct du bien qui lui montrait la valeur de chacun, indépendamment du vêtement riche ou grossier qui le couvrait. Ce n'était là ni un marquis comme M. de Rudesgens, ni un pair de France comme M. de Montaleu, qui venait lui tendre la main ; c'étaient deux paysans, deux

nobles cœurs, deux honnêtes gens ; et Julie se sentit confiante et forte.

— Madame, lui dit Aly Muley d'un ton grave et presque assuré, nous sommes venus vous chercher pour vous conduire au château de M. de Montéclain.

— Vous m'y accompagnerez, n'est-ce pas? dit Julie; et vous aussi, M. Bricord?

— Nous vous y accompagnerons, madame, répondit le fermier. Mais, allez, allez, vous pouvez y entrer sans crainte, fussiez-vous toute seule. Il y a en vous quelque chose qui vous protége mieux que ne pourrait le faire la présence de pauvres gens comme nous ; il y a que vous êtes bonne, madame ; il y a que vous avez pitié du coupable et du malheureux ; il y a, ajouta Bricord avec des larmes dans la voix, que je sais tout, madame ; que je sais que vous n'avez pas voulu dire un mot pour vous défendre... que je sais que vous n'avez eu peur que pour une autre... Il y a que je voudrais pouvoir vous dire tout ce que j'éprouve dans le cœur, tout ce que vous méritez... Mais, ajouta-t-il en essuyant ses larmes qui roulaient sur son visage, je ne puis pas... je ne sais pas... Allez, madame, allez ; on vous le dira là-bas, et vous serez contente, bien sûr, vous serez contente.

— Assez comme ça, dit Muley en criant avec effort pour cacher l'émotion qui l'avait gagné; nous n'en avons pas si long à dire à madame; elle entendra ce qu'elle doit entendre, elle verra ce qu'elle doit voir; ça sera bien, suffit. Quant à ce que nous sentons pour elle, ça ne peut pas l'intéresser beaucoup, parce que nous ne sommes rien, nous autres.

— Oh! mes amis, mes amis! s'écria madame de Monrion en leur tendant les mains à l'un et à l'autre.

Elle s'arrêta pendant que ces deux hommes pressaient dans leurs mains calleuses les frêles et blanches mains de cette douce enfant. Puis elle reprit :

— Oui, vous êtes mes amis, n'est-ce pas?

— Oh! dit tout bas Bricord en balbutiant, Dieu vous récompensera, vous serez heureuse; oui, oui, ajouta-t-il plus bas encore, consentez à être marquise de Montéclain, et vous verrez, vous verrez; vous serez heureuse.

Julie baissa les yeux pour cacher à la fois sa joie et sa confusion. Bricord venait de donner un nom à l'espérance qui l'agitait depuis quelques heures. Pendant ce temps, Aly Muley se remettait de son mieux de l'émotion qui l'avait gagné, et murmurait entre ses dents :

— Le diable m'emporte ! je crois que je vais devenir dévot. Allons, ajouta-t-il, madame, il est temps de partir, on vous attend.

Madame de Monrion monta dans sa voiture, accompagnée des bénédictions et des vœux de ceux qui avaient été témoins de cette scène. Elle prit la route du château de Montéclain. Bricord et Aly Muley suivaient la voiture à cheval.

Ils étaient à peine à un quart de lieue de la ferme, que Bricord s'arrête tout à coup, pousse un cri étouffé, et s'élance rapidement vers un sentier qui coupait la route où il se trouvait. Le mouvement de Bricord fut si rapide, qu'Aly Muley, plongé dans ses réflexions, ne s'aperçut de la disparition du fermier que lorsqu'il ne put plus voir de quel côté il avait dirigé sa course. Il supposa que Bricord était retourné à la ferme pour y donner quelques ordres, et il continua à suivre le sentier, persuadé que le fermier allait bientôt le rejoindre.

Aly Muley se trompait. Ce n'étaient point quelques ordres oubliés qui avaient détourné Bricord de la mission qu'il avait acceptée d'accompagner madame de Monrion.

Au bout du sentier dans lequel il venait de se précipiter, il avait cru apercevoir une ombre

blanche et errante. Malgré l'éloignement, malgré le crépuscule qui enveloppait déjà toute la forêt d'une demi-obscurité, il lui avait semblé reconnaître Léda.

Il y a dans la passion une vision surnaturelle qui fait que l'on reconnaît la femme qu'on aime ou celle qu'on hait, à des signes insaisissables ; on ne la voit pas, mais on se dit : C'est elle.

Et Bricord ne s'était pas trompé; c'était bien Léda.

Arrivé à quelques pas de sa femme, le fermier sauta vivement à bas de son cheval, et courut vers elle pour prévenir sa fuite, car il supposait qu'à son aspect, elle chercherait à s'échapper. Mais Léda le regarda s'approcher tranquillement, l'examina avec attention, et tandis que Bricord cherchait par quelle parole il pourrait aborder celle qui l'avait si cruellement offensé, celle qu'il aimait toujours et qui avait tant souffert, Léda lui dit d'une voix douce et mélancolique :

— Ami, pourriez-vous me dire où est la demeure du fermier Bricord ?

— La demeure du fermier Bricord, répéta celui-ci que cette question glaça d'effroi. Vous me demandez à moi la demeure du fermier Bricord ?

Il regarda Léda plus attentivement. Elle était

calme, ses lèvres souriaient, ses yeux rayonnaient de joie. Bricord trembla et eut peur.

— Oui, reprit Léda d'un ton confidentiel et mystérieux. Je veux savoir où il demeure; il faut que j'aille le voir cette nuit, il faut que j'aille le consoler. Je suis morte, voyez-vous, et il m'aimait tant, qu'il doit être bien chagrin.

— Léda! s'écria Bricord, Léda, Léda, ne me reconnais-tu pas? ne m'entends-tu pas? Tu n'es pas morte, puisque te voilà, puisque tu me parles.

Léda se mit à sourire et reprit doucement :

— Je sais bien que je suis morte, moi... il m'a tuée l'autre, le lâche, il m'a tuée; mais, voyez-vous, Dieu a permis que je me relevasse de ma tombe pour expier ma faute, et venir consoler celui à qui j'ai fait tant de mal; conduisez-moi chez lui, je vous en prie : il est bon, lui, il est généreux, il vous remerciera. Je lui dirai que vous avez eu pitié d'une pauvre ombre égarée; venez, je vous en prie.

Bricord, éperdu, pleurant, sanglotant, prit instinctivement le chemin de sa ferme.

— Léda, disait-il au milieu de ses sanglots, Léda, reviens à toi, je te pardonnerai, je t'aimerai, j'oublierai tout.

— Savez-vous, lui dit Léda en s'appuyant sur

son bras et en parlant à voix basse, savez-vous ce que je ferai ? quand je serai là, j'irai m'asseoir au chevet de son lit, et pendant la nuit, je me pencherai à son oreille, et je lui chanterai les chansons qu'il aimait autrefois, je lui donnerai du courage, je lui dirai que quand on est bon et fort comme il l'est, il faut vivre et pardonner, car Dieu me l'a dit, je ne dormirai en paix dans ma tombe que le jour où celui que j'ai trompé viendra l'y prier pour moi.

— Oh ! je le prierai, je le prierai, repartit Bricord, mais pour qu'il te rende la raison. Oh ! pauvre femme ! tu as donc bien souffert ? il t'a donc bien maltraitée, le misérable ?

— Ne dites pas cela, monsieur, reprit Léda, mon mari le tuerait, je le rencontrerais parmi les morts, et il me ferait encore du mal.

En parlant ainsi, ils s'étaient approchés de la ferme. Léda la regarda et s'arrêta tout à coup.

— Merci, monsieur, dit-elle à Bricord, je me reconnais maintenant, c'est bien là notre maison où j'ai vécu si infortunée, où j'aurais pu vivre si heureuse. Je ne l'ai pas voulu, monsieur, c'est ma faute. Pauvre Bricord, ajouta-t-elle, comme il doit souffrir d'être seul ! Le connaissez-vous ? l'avez-vous vu depuis que je suis morte ? M'a-t-il beaucoup maudite ? m'a-t-il un peu pleurée ?

— Il vous a pardonné, Léda, dit Bricord, dont la voix avait peine à se faire jour à travers les sanglots qui le suffoquaient. Il vous pardonne... il vous appelle... il vous attend.

Ils étaient sur le seuil de la cour de la ferme; les domestiques, encore tout émus du départ de madame de Monrion, s'y trouvaient assemblés et causaient entre eux des événements de ces dernières journées, lorsque Léda et Bricord parurent tout à coup. Une vive surprise, un soudain effroi fermèrent toutes les bouches à leur aspect, et le groupe des domestiques s'ouvrit silencieusement devant Léda, qui s'avançait d'un pas calme du côté de la maison.

— Oh! mes enfants! mes enfants! dit Bricord en parlant à ses domestiques, qui le regardaient avec un profond étonnement, elle est folle!

Ils s'approchèrent tous pour la considérer de plus près.

— Laissez-moi passer, leur dit-elle de cette voix uniforme et douce dont elle avait toujours parlé jusqu'à ce moment, laissez-moi aller à lui; j'ai bien des choses à lui dire.

Les domestiques se reculèrent, et Léda entra dans la salle basse de la ferme. Elle s'y arrêta et regarda autour d'elle.

— Oui, reprit-elle, c'est bien ici, c'est pour

moi qu'il avait fait arranger cet endroit, c'est pour moi cette table, ces rideaux, ces fleurs, ce fauteuil... Pauvre Pierre! ajouta-t-elle d'un ton ému, comme il m'aimait!... Mais soyez tranquilles, mes enfants, le bonheur que je ne lui ai pas donné durant ma vie, je le lui donnerai à présent. La mort enseigne bien des choses, croyez-moi; elle enseigne où est le devoir, où est la vertu, où est le bien; aussi je l'aime maintenant, et je viens à lui pour le lui dire.

— Oh! mes enfants, mes enfants! s'écria Bricord, prions Dieu qu'il lui rende la raison. Oh! mon Dieu! s'écria-t-il en tombant à genoux, ayez pitié d'elle et de moi!

Tous les domestiques imitèrent leur maître, et Léda resta seule debout au milieu de cette troupe agenouillée et qui priait pour elle.

Tout à coup, un faible cri passa au-dessus du murmure de toutes ces voix suppliantes. Léda tressaillit; le calme joyeux de son visage fit place à une expression de désespoir et d'épouvante; ses yeux flamboyaient, sa tête était penchée en avant; elle semblait écouter et attendre. Un nouveau cri retentit, cri faible et doux, auquel répondit un cri déchirant de Léda. Aussitôt elle se précipita hors de la salle basse, gravit toute haletante l'escalier qui conduisait à sa propre

chambre, en poussa la porte et se trouva en présence de la nourrice de Saint-Faron, qui cherchait à endormir sur ses genoux le pauvre enfant abandonné.

A cet aspect, Léda poussa un nouveau cri, cri désespéré et joyeux à la fois, cri de l'âme intelligente et éveillée, cri de la mère sorti de ses entrailles. La nourrice se leva épouvantée à cette apparition.

— C'est mon enfant, reprit Léda d'une voix éperdue.

La nourrice recula, pendant que Bricord et les domestiques se précipitaient dans la chambre, et elle répondit d'une voix tremblante :

— Non ! non ! C'est l'enfant que madame de Monrion m'a confié.

— C'est lui! s'écria Léda en s'avançant vers la nourrice.

Et comme celle-ci reculait toujours, Léda tomba sur ses genoux, et se traînant ainsi jusqu'aux pieds de Marie-Jeanne, elle lui dit d'une voix déchirante :

— Oh ! laissez-moi le voir, laissez-moi le voir.

Les domestiques, stupéfaits, se regardaient entre eux, et la nourrice cachait l'enfant dans ses bras, lorsque Bricord dit avec un profond accent de pitié :

— Donnez-le-lui, il est à elle.

A cette parole, Léda, prête à ressaisir son enfant, se retourna et regarda Bricord. Un cri d'épouvante s'échappa de sa poitrine. Elle dirigea vers son mari sa main convulsivement agitée.

— Ah! murmura-t-elle d'une voix haletante, vous... vous... et moi... moi...

Elle se releva lentement; elle promena un regard éperdu sur tous ceux qui l'entouraient.

— Eux... eux..., continua-t-elle de la même voix brève et haletante, et moi... ici... ici...

Un éclair lumineux sembla jaillir des yeux de l'infortunée ; elle pressa son front dans ses mains, comme si une douleur brûlante y rentrait avec la pensée, et tout aussitôt elle s'élança hors de la chambre avant que personne pût la retenir.

Bricord et tous les domestiques s'élancèrent à la poursuite de Léda; mais, plus rapide qu'eux, elle avait déjà disparu dans la nuit.

On la chercha de tous côtés, on l'appela; mais on ne découvrit rien, on n'entendit rien. Bricord seul avait compris qu'elle n'était plus folle. On se précipita hors de la ferme avec des flambeaux, on courut dans diverses directions. Ce fut pendant quelques moments un tumulte et un trouble extrêmes. Bricord semblait à son tour

avoir perdu la raison. Il n'eût pas éprouvé de plus terrible désespoir, si Léda eût été innocente; car pour ce noble cœur de paysan, le malheur était un titre presque aussi sacré que la vertu.

Il avait pris l'enfant de Léda dans ses bras, et il s'en allait criant :

— Léda! voilà ton enfant; il t'appelle, ne l'entends-tu pas?

Les servantes allaient et venaient, les valets de ferme fouillaient les buissons et les fossés. Chacun, emporté par sa recherche, s'éloignait peu à peu de la ferme. Tout à coup Bricord se trouva en face de la petite rivière qui coulait au fond de la vallée de Lavordan. C'était à un endroit où le cours d'eau, retenu par une étroite chaussée, formait une cascade dont le bruit, ainsi que celui du moulin élevé sur cette chaussée, couvrait les cris des paysans répandus aux environs. Bricord recula en apercevant, dans l'ombre de la nuit, un homme à cheval, arrêté au bord de la rivière, et au-dessous de la chute du moulin.

— Qui que vous soyez, s'écria-t-il, dites-moi...

— Ah! c'est toi, Bricord?... lui fit Aly Muley, Je venais savoir pourquoi tu m'avais quitté...

— Mais pourquoi t'es-tu arrêté là? lui dit

Bricord frappé d'un sinistre pressentiment.

— C'est que, repartit Aly Muley, il m'a semblé de loin voir passer une ombre blanche qui courait vers la rivière, et puis j'ai cru entendre un grand cri, et le bruit de la chute d'un corps dans l'eau...

A ce mot, Bricord poussa un cri terrible, désespéré, et qui retentit dans toute la vallée.

X

TRIOMPHE.

Lorsque Julie arriva dans la cour du château de Montéclain, elle fut étrangement surprise en voyant qu'Aly Muley et Bricord n'étaient plus avec elle. Leur absence lui fit peur; la pensée d'avoir été attirée dans un piége traversa un moment son esprit, mais elle la repoussa avec indignation. Elle n'eût pas eu foi en Montéclain, qu'elle eût eu honte de soupçonner Aly et Bricord d'avoir prêté les mains à un crime.

Deux valets portant des torches avaient ouvert la portière de sa voiture. Ils éclairèrent le

vaste perron du château et lui en ouvrirent la porte. Julie entra dans le vestibule, où deux autres valets portant des flambeaux marchèrent devant elle, et l'introduisirent silencieusement dans un premier salon, illuminé comme pour une fête, mais désert.

Cette singulière réception étonna Julie et la rendit toute tremblante; enfin elle arriva à la porte d'un second salon qui s'ouvrit de même devant elle, pendant que l'un des domestiques annonçait d'une voix retentissante :

— Madame la comtesse de Monrion!

Julie entra et se trouva en face de M. de Montaleu, du colonel, de Brias, de Champmortain, de Sylvie, de M. de Rudesgens et de sa femme.

M. de Montaleu était assis près du colonel dont il tenait les mains dans les siennes; Brias s'entretenait avec eux; Sylvie et Champmortain causaient avec effusion; madame de Rudesgens souriait à son mari. A l'entrée de Julie, tous se levèrent d'un mouvement spontané, le colonel lui-même que Brias fut obligé de soutenir. Julie s'arrêta. Il y eut un moment de silence solennel; chacun hésitait. Mais tout à coup M. de Montaleu, ouvrant les bras et faisant un pas vers Julie, l'appela en s'écriant :

— Mon enfant !... ma fille... ma fille !...

Julie s'y précipita éperdue, heureuse, enivrée. Tout ce qu'elle avait souffert était oublié. De quelque désespoir qu'elle eût payé ce moment de joie et de triomphe, elle ne le regretta pas, car ce n'était pas elle seulement qui triomphait, c'était aussi Montéclain, qui lui avait tenu sa parole, Montéclain, qui ne la trompait pas, Montéclain, chez qui était venu M. de Montaleu...

Julie pleurait, étouffait, sanglotait. En s'arrachant aux embrassements de M. de Montaleu, elle aperçut Sylvie, qui s'était approchée d'elle et qui la regardait d'un air suppliant. Elle la prit dans ses bras... Son cœur était plein de pardon pour tout le monde. Elle embrassa aussi madame de Rudesgens, et le vieux Annibal aussi. Elle tendit la main à Brias, à Champmortain, en leur disant à tous : « Merci... merci... » comme si elle leur devait de la reconnaissance.

Puis, après avoir été ainsi des uns aux autres, ses yeux cherchèrent encore quelqu'un dans ce salon; mais il n'y était pas... Julie eut peine à se rendre compte du sentiment affreux qu'elle éprouva.

« Oh ! se dit-elle dans le plus profond de

son âme, si ce n'était de sa part que générosité! »

Mais ce doute n'eut que la durée d'un éclair. D'ailleurs, M. de Montaleu la détourna presque aussitôt de cette préoccupation.

— Mon enfant, lui dit-il, permettez-moi de vous présenter mon fils, le colonel Thomas Rien de Montaleu.

— Votre fils? fit Julie avec étonnement.

— On vous expliquera cela, la belle des belles, reprit M. de Rudesgens en baisant les mains de Julie. Prenez-le toujours pour un brave gentilhomme, un homme d'honneur, un honnête homme, un...

— Ah! dit Julie en serrant les mains du colonel, je sais ce que je dois à monsieur... Je sais que c'est pour moi que sa vie est en danger... que c'est pour moi qu'il souffre.

— Je ne souffre plus, repartit Thomas; le bonheur guérit vite. Ne le sentez-vous pas comme moi, madame?

— Oh! oui! répondit-elle avec effusion.

Puis elle se tourna encore vers les autres personnes présentes, elle échangea encore avec elles de ces mots qui pardonnent et qui remercient; mais elle demeura incertaine et étonnée : Montéclain ne paraissait pas.

Chacun semblait deviner le motif de la surprise de Julie ; mais personne ne paraissait vouloir lui expliquer la cause de cette absence.

Elle allait parler ; elle allait interroger M. de Montaleu, lorsqu'un domestique entra et dit à Brias que M. de Montéclain désirait lui parler. Il sortit. Puis un moment après ce fut le tour de M. de Rudesgens ; puis celui de madame de Rudesgens ; enfin Champmortain et sa femme disparurent à leur tour, appelés tous par Montéclain. Julie se trouva seule avec M. de Montaleu et son fils.

— Oh ! dit-elle toute tremblante à M. de Montaleu, pourquoi s'éloignent-ils donc tous?

— J'espère que vous les reverrez tout à l'heure, à moins que...

On appela aussi M. de Montaleu et le colonel.

— Quoi ! vous me laissez seule? s'écria Julie.

— Vous me reverrez dans tous les cas, lui dit en souriant M. de Montaleu. A bientôt, mon enfant, à bientôt !

Le colonel et M. de Montaleu s'éloignèrent, et Julie resta tout à fait seule.

Elle demeura un moment immobile au milieu de ce vaste salon étincelant de bougies. Pour la première fois elle regarda l'endroit où elle se

trouvait, et vit appendue, tout autour d'elle, une longue suite de portraits, qui tous semblaient la regarder curieusement. Julie était dans un état de trouble inexprimable; elle prévoyait pour elle un grand événement; mais elle n'osait en faire une espérance.

Il allait venir, sans doute; mais qu'allait-il lui dire? Oh! ne s'était-elle pas trop flattée? N'avait-il préparé qu'une justification à son innocence, qu'un hommage à son malheur?

Julie se sentait prête à étouffer. Son cœur battait avec violence et s'arrêtait tout à coup. C'était une appréhension si douloureuse qu'elle appuya sa main sur son cœur, et sentit crier, sous ses doigts, la lettre inachevée qu'elle écrivait le matin même à son frère.

Ce papier, confident de ses craintes et de ses espérances, la brûla.

Elle chercha avec anxiété autour d'elle, comme pour implorer appui contre elle-même : ses yeux interrogèrent tous ces visages muets qui l'entouraient, et elle y arrêta ses regards comme pour leur demander appui et conseil. Mais la mine fière et hautaine de la plupart de ces guerriers enchâssés dans leurs armures, de ces femmes couvertes de pierreries, semblait repousser les prières de Julie. Son regard errant de

toile en toile paraissait ne devoir pas trouver un visage ami, lorsqu'il rencontra un portrait représentant une femme jeune, belle, mélancolique, et qui couvrait d'un regard d'amour un berceau fermé.

Ce visage, Julie le reconnut. C'était bien le front élevé et penseur de Montéclain, c'était bien sa lèvre dédaigneuse, son nez d'aigle, son œil brûlant, sa noire et riche chevelure; cette femme était sa mère.

Rien ne manquait à cette ressemblance parfaite. Seulement tout était plus doux dans ce visage, le rayon de l'œil était voilé, le front s'inclinait, et quelque chose de résigné avait effacé l'orgueilleuse expression de la bouche.

Julie s'arrêta à ce portrait, et, joignant les mains, elle murmura tout bas :

— Protégez-moi, madame, protégez-moi!

Un léger bruit se fit entendre; elle se retourna et aperçut Montéclain.

Il s'approcha d'elle, la salua respectueusement, et lui fit signe de s'asseoir. Julie lui rendit son salut et se laissa aller sur le fauteuil placé au-dessous du portrait de la mère de Montéclain, car elle était incapable de se soutenir.

— Il faut que vous me pardonniez, madame,

lui dit gravement Montéclain, de vous avoir enlevé l'un après l'autre les amis qui vous entouraient tout à l'heure; je dois vous expliquer pourquoi je l'ai fait.

Julie s'inclina. Elle frémissait de tout son être, elle sentait qu'il lui fallait sortir de cet entretien heureuse ou condamnée.

— Pour mettre un terme aux mille intrigues qui s'agitaient autour de vous, continua doucement Montéclain, j'attendais de Paris des papiers qui viennent de m'arriver; et j'ai dû les remettre à chacun de ceux qu'ils concernaient.

— Vous avez fait ce qui était convenable, j'en suis sûre..., fit Julie d'une voix faible et émue.

— Pardon, reprit Montéclain; veuillez me laisser tout vous dire. Brias, débarrassé de toutes les dettes qui le tourmentaient, quitte demain ce pays, et bientôt la France.

— C'est bien, dit Julie; et Sylvie?

— Madame de Champmortain rendra bientôt à son époux l'affection qu'il n'avait perdue que par sa faute, et qu'il sera heureux de retrouver maintenant.

— Oh! c'est bien! monsieur, c'est bien! repartit Julie.

— J'espère, dit Montéclain en souriant, avoir procuré à M. de Rudesgens plus de repos dans sa maison, en montrant à sa femme que l'indulgence sert bien à qui en a besoin, et je l'ai mise elle-même à l'abri d'un véritable malheur, en détruisant, d'une part, les traces d'une faute cruelle, et en avertissant M. de Rudesgens, d'une autre part, qu'il n'était pas juste de chercher aujourd'hui à éclaircir des soupçons qu'il avait repoussés jadis lorsqu'il soupirait pour la fortune de mademoiselle Van Marken. Le pardon mutuel est un commencement de bonheur.

— C'est juste, monsieur, dit Julie.

— Enfin, continua Montéclain, j'ai remis à M. de Montaleu les preuves écrites de l'innocence d'une pauvre mère qui a longtemps souffert, et je lui ai donné le droit de reconnaître, pour son fils, l'un des hommes les plus braves de notre époque, la plus belle espérance de notre armée, un de ces cœurs enfin qui font une renommée au nom qu'ils choisissent, qui ajoutent une gloire au nom qu'ils reçoivent.

— Oh! merci pour eux, monsieur. Vous avez sauvé les uns du danger, vous avez rendu aux autres le bonheur. Dieu vous récompensera de ce que vous avez fait pour eux.

— Je n'ai rien fait pour eux..., repartit Monté-

clain, vous le voyez, madame; cependant je me vante devant vous de tout ce que j'ai puisé dans vos regards de bonté et d'indulgence; je me pare du peu de bien que j'ai fait et que vous m'avez inspiré, et je vous demande si vous êtes contente.

—Ah! monsieur, monsieur..., dit Julie, dont le trouble faisait frémir la voix, me croyez-vous si injuste, si ingrate?...

— Non, madame, reprit Montéclain, non; je vous crois juste, je vous crois reconnaissante, et c'est pour cela que je vous demande la permission de tout vous dire. Cependant, avant d'aller plus loin, sachez une chose : vos amis sont encore dans ce château; au moindre appel de votre voix, ils viendront à vous. C'est ma maison, madame, mais dès que vous y êtes, c'est moi qui suis chez vous. Si ce que je vais vous dire, madame, vous paraît étrange, si une seule de mes paroles vous alarme, chassez du moins la crainte qui pourrait vous faire croire que je veux abuser de votre présence ici pour vous tenir un langage que vous ne devez pas entendre. Vous êtes reine et maîtresse dans cette maison, madame; vous y êtes assise à la place où s'asseyait ma mère, au-dessous de son image, qui me voit, qui m'entend et qui vous protége.

— En vérité, monsieur, dit Julie les yeux baissés et le cœur oppressé, je n'ai aucune crainte, aucune appréhension.

— Il faut plus, madame, ajouta Montéclain, il faut avoir du courage.

— Du courage ! fit Julie.

— Oui, madame... veuillez me comprendre. Vous vous croyez obligée envers moi ; vous pensez me devoir de la reconnaissance, et vous êtes trop noble et trop bonne pour vouloir causer un chagrin à l'homme qui vous est venu en aide... Eh bien ! madame, il faut oublier cela...; il faut être franche, il faut être sévère, il faut tout oser me dire.

— A vous, monsieur?

— Oui, madame; tout ce que j'ai fait depuis quelques jours, tout ce dont je me vantais tout à l'heure, ce n'est pas pour les autres que je l'ai fait, c'est pour vous.

— Pour moi... monsieur? fit Julie toute tremblante de ce mot tant espéré.

— Pour vous seule, dit Montéclain, et je l'ai fait parce que je vous aime, madame.

Julie rougit et se sentit prête à pleurer.

— Pourquoi, reprit gravement Montéclain, chercherais-je pour l'aveu de cet amour des expressions qui ne vous le diraient qu'à moitié. Je

vous aime, madame, non-seulement parce que vous êtes belle, et chaste, et grande, mais parce que vous m'avez fait comprendre la puissance de la bonté, le charme de l'innocence, la supériorité de la vertu; je vous aime, non-seulement pour ce que vous valez, mais pour ce que vous m'avez fait valoir.

Le cœur de Julie battait à lui rompre la poitrine; sa tête brûlante de rougeur se baissait sur son sein; elle aurait voulu pouvoir se cacher dans les bras de sa mère; sa respiration était haletante, elle ne put prononcer une parole. Montéclain continua :

— Oui, madame, je vous aime, et cela n'a rien de surprenant, je pense; mais ce qui l'est sans doute beaucoup, c'est que j'ose vous demander votre amour.

— Mon amour?... murmura Julie en se reculant avec effroi au fond du siége qu'elle occupait.

— Oui, madame, reprit Montéclain d'une voix triste et émue; et c'est à vous seule que j'ai voulu le dire, c'est de vous seule que je veux une réponse. Veuillez me comprendre, madame; j'aurais pu, suivant l'usage, vous faire dire par vos amis le vœu de mon cœur, vous faire demander par les miens votre réponse.

Ceux-là peut-être, vous connaissant mal, vous auraient parlé de mon nom, de mon rang, de ma fortune, et vous auriez pu croire que je les comptais pour quelque chose devant vous. Ceux-ci, trop prévenus en ma faveur, vous auraient dit que, dans ma vie, j'ai montré peut-être quelque courage, quelque générosité, et que, peut-être aussi, j'ai le droit d'être ambitieux et de croire à l'avenir. D'autres encore, plus sévères ou plus justes, vous auraient raconté ma vie passée, ses écarts, ses folies, ses erreurs, et vous eussent détournée de mon amour. Aucun ne vous eût trompée, mais aucun ne vous eût dit la vérité. Moi seul je vous la dois, à vous seule qui devez l'entendre. Madame, jusqu'au jour où je vous ai rencontrée, je n'ai pas vécu. Ce que je vous dis là, madame, est vrai ; je vous le jure devant ma mère qui me regarde : non, je n'ai pas vécu de mon cœur, de mon âme, de mon esprit véritables, car depuis que je vous connais, j'ai un autre esprit, une autre âme, un autre cœur. Ce n'est donc plus l'homme dont on peut vous dire beaucoup de mal et peu de bien qui vous parle, c'est celui que vous avez créé et qui vous appartient, qui s'adresse à vous et qui vous demande loyalement si vous voulez accepter son amour et son nom.

— Monsieur, fit Julie tremblante, mais je ne sais...

— Vous pouvez tout dire, madame; vous pouvez me répondre que vous ne croyez pas à mon amour ou que vous le dédaignez; vous pouvez me dire que vous me plaignez et que vous ne m'aimez pas; et, je vous le jure, quelle que soit votre réponse, je l'accepterai avec respect : je n'aurai de colère que contre moi, qui ne suis pas digne de vous, et je ne me souviendrai que d'une chose pour vous en être reconnaissant, c'est que vous avez eu foi en mon honneur de gentilhomme, c'est que vous êtes venue seule dans cette maison, sans crainte, sans hésitation : et cela, madame, est un honneur dont vous ne me défendrez pas d'être fier.

Julie, confuse, éperdue, le cœur plein d'un trouble inexprimable, heureuse, ivre de ce qu'elle entendait, épouvantée de ce qu'elle éprouvait, poussée et retenue à la fois par son amour d'autant plus pudique qu'il était plus puissant, Julie, dont l'âme frémissait de joie, mais dont la chaste pensée s'effrayait d'un aveu, Julie dont les lèvres ne savaient pas prononcer le nom du bonheur qui la brûlait, Julie se détourna et murmura doucement :

— Ne me demandez pas de vous répondre, n'exigez pas...

— Oh! madame, ajouta Montéclain, je vous avais bien dit qu'il vous faudrait du courage. Vous me plaignez, n'est-ce pas? Vous m'êtes aussi reconnaissante de mon amour que de votre salut, car vous sentez bien que je vous aime, et vous n'osez me dire que vous ne m'aimez pas.

— Oh! non, non, fit Julie haletante, je n'ose pas... Je souffre.

Et comme en parlant ainsi elle appuyait sa main sur son cœur, elle sentit dans son sein la lettre qu'elle avait écrite à son frère; elle tressaillit.

— Vous souffrez? lui dit doucement Montéclain; j'aurais dû prévoir que vous hésiteriez à me dire la vérité... et cependant j'aurais dû la deviner; car hier, aujourd'hui encore, vous vouliez partir.

— Oui..., lui dit Julie en le regardant enfin, j'ai voulu partir, et voici pourquoi...

Elle lui tendit la lettre, et cachant sa tête dans ses mains, elle se mit à fondre en larmes. Pour la première fois de sa vie, elle venait de déchirer le voile de son âme virginale, et elle souffrait de son bonheur.

Montéclain lut la lettre d'un œil rapide; ses mains tremblaient, ses yeux rayonnaient, son front semblait illuminé d'une lumière céleste, et déjà il savait à quel point il était aimé, que Julie pleurait encore et se cachait avec désespoir. Montéclain lui prit la main, et l'attirant doucement, il la fit se lever; elle ne sentait rien, elle n'avait plus ni pensée ni volonté; il la tourna doucement du côté du portrait de sa mère, et lui dit d'une voix pleine de caresses :

— Julie, quand vous serez la marquise de Montéclain, venez vous asseoir à cette place, et si Dieu est juste, vous entendrez cette sainte image vous dire du haut du ciel : « Ma fille, je vous remercie. »

— Et ma mère, qui doit y être près d'elle, répondit Julie, dira à la vôtre que vous pouvez croire en moi comme je crois en vous.

A ce moment, un bruit tumultueux se fit entendre dans le premier salon. Presque aussitôt la porte s'ouvrit, et on annonça :

— Le procureur du roi.

XI

CATASTROPHE.

Au cri qu'avait poussé Bricord, tous les gens répandus dans les environs étaient accourus. Ceux du moulin et des maisons voisines s'étaient éveillés; en un instant, les deux côtés de la petite rivière furent couverts de monde. Des cris rauques, des exclamations désolées s'échangeaient d'un bord à l'autre.

— Où est-elle? où est-il?... C'est Léda... c'est Bricord..., s'écriait-on de tous côtés; car le fermier venait aussi de se jeter à l'eau.

Trois fois il avait reparu, trois fois il avait

replongé ; mais une minute (un siècle pour tous ceux qui étaicnt penchés sur la rivière) s'était écoulée sans que Bricord reparût. L'eau profonde et toute marbrée de ces remous rapides qui tournent au picd des cascades ne renvoyait aux regards que les reflets brisés des lumières qui couraient sur le bord.

Un silence affreux, une immobilité générale succéda au tumulte et au bruit qui, un instant avant, animaient la noire vallée. Tout à coup l'eau s'entr'ouvre, une main paraît et retombe. Un nouveau cri s'élève, un bruit sourd retentit dans l'attente silencieuse de cette troupe immobile. Aly Muley venait à son tour de se précipiter dans la rivière.

Mille cris répondent à cet acte d'héroïsme. Alors commencent les pronostics funestes, les réflexions tardives. « Ils y périront tous, disent les uns; la rivière est pleine de trous affreux, de tourbillons puissants qui, en quelques secondes, lient le plus intrépide et le plus vigoureux nageur dans les longues herbes qui flottent jusqu'à fleur d'eau. »

C'en est fait, ce n'est plus Léda dont le salut préoccupe tout le monde, ce n'est plus Bricord, c'est Aly Muley.

Enfin il reparaît, et, plus maître de lui,

plus adroit, plus prudent, il cherche à gagner le rivage... On lui jette une corde qu'il peut saisir, et on le ramène traînant après lui Bricord presque évanoui. Tous deux, couverts de longues herbes limoneuses, avaient dû s'arracher par des efforts désespérés à l'étreinte de ces mille fibres flexibles qui les avaient enveloppés de leur pesant réseau.

Bricord fut bientôt revenu à lui, et son premier cri fut :

— Léda ! où est Léda ?

Un domestique de Bricord voulut se précipiter à son tour, mais Aly Muley le retint en lui disant d'une voix sourde :

— Ce n'est pas la peine d'exposer la vie d'un homme pour ne repêcher qu'un cadavre... Il y a au moins cinq minutes qu'elle est sous l'eau.

— Cinq minutes ! s'écria Bricord en se levant avec désespoir; on en a vu y rester dix, vingt minutes, une heure, et revenir après ; laissez-moi.

Il fallut qu'Aly Muley le prit à bras-le-corps, que ceux qui l'entouraient lui prêtassent mainforte, et encore ne fussent-ils pas parvenus à l'arrêter, si tout à coup le meunier n'eût paru avec des filets.

— Nous la retrouverons maintenant, dit Aly.

— Vivante ou morte, s'écria Bricord d'une voix qui fit frémir tous ceux qui l'approchaient, je la veux, je la veux.

Dans ces eaux, coupées de nombreuses chaussées, qui dorment lourdement à certains endroits et qui tourbillonnent rapidement ailleurs, qui remontent d'un côté ou fuient d'un autre, il est presque impossible de savoir où a pu s'arrêter le corps inerte dont elles se sont emparées.

Aly se chargea d'explorer ces profondeurs inconnues. Il prit une sébile de bois, y planta, au milieu, une chandelle, et poussa la sébile au courant de l'eau.

Tous les yeux suivaient avec anxiété cette lumière vacillante, flottant comme une étoile rouge au-dessus des ténèbres qui couvraient la rivière. La sébile et la lumière qu'elle portait se balancèrent un moment, puis, prises par le fil de l'eau, elles se mirent à descendre assez rapidement. Bientôt la sébile, vivement poussée d'abord, s'arrêta tout à coup, resta un moment immobile, puis, revenant sur elle-même, elle se mit à tourner en se balançant. Elle se trouvait au-dessus d'un corps qui faisait obstacle au courant de l'eau.

A chaque mouvement qu'elle faisait, c'é-

taient de sourds murmures, des mots rapidement échangés parmi cent personnes marchant pas à pas à la suite de cette lugubre étoile de mort. Enfin, elle était arrêtée. Le vaste filet apporté par le meunier, traîné par lui et quelques autres d'un côté de la rivière, traîné par Aly Muley et Bricord sur l'autre rive, avait lentement accompagné la marche de cette flamme funèbre.

La corde tenue par le meunier fut rejetée par lui du côté où se trouvait Aly Muley, et le filet ainsi ployé et faisant un vaste réseau fut tiré à la rive, qui dans cet endroit était haute, escarpée, et dominait un des gouffres profonds qui rendaient cette rivière si dangereuse. Le filet était lourd, soit qu'il fût entravé par les herbes glutineuses qu'il arrachait, soit qu'il traînât un corps pesant. L'attente était profonde, l'anxiété terrible.

Déjà le filet était ramené jusqu'au bord; il ne restait plus qu'à l'enlever hors de l'eau; tous les efforts se réunirent; on le soulève; l'eau qui ruisselle des mailles enveloppe le filet d'un voile transparent à travers lequel on aperçoit enfin un corps blanc.

— C'est elle! la voilà! crient ensemble toutes ces voix.

Les efforts redoublent ; le filet tiré avec force imprime une vive secousse à ce corps inerte. Les yeux sont trompés par ce mouvement, et les mêmes voix s'écrient :

— Elle vit ! elle remue...

Toutes les mains se tendent ; Bricord va enfin saisir le corps de la malheureuse Léda ; mais tout à coup les plis du filet se séparent, s'ouvrent, et le corps retombe dans le gouffre avec ce bruit flasque et sourd que rendent les eaux profondes.

Ce fut un moment affreux, un désespoir cruel. Il était à peu près certain qu'on n'avait retrouvé qu'un cadavre, et tout le monde se sentit frappé, comme si l'infortunée Léda venait de mourir à l'instant même. Les cris de Bricord faisaient retentir la vallée ; il tomba sur une pierre pleurant et se désolant comme un enfant, appelant Léda, lui promettant son pardon, son amour, l'oubli du passé, le bonheur de l'avenir. Pauvre noble cœur, sans courage contre la pensée de la mort de celle qui l'avait outragé et qui s'était si cruellement punie !

— Elle vivait, disait-il, elle vivait ; c'est vous qui l'avez tuée. Laissez-moi la chercher ; je la trouverai, je gratterai le fond de l'eau avec mes ongles ; je la trouverai.

On le retint aisément, car toute force était épuisée en lui. Pendant ce temps, Aly Muley rejetait le filet à la même place où venait de retomber Léda... Mais le filet revint vide; le courant avait ressaisi le corps ramené à la surface, et l'avait encore entraîné plus loin. Bricord, anéanti, brisé, était resté couché sur la pierre où il était tombé, sanglotant, pleurant, mordant le sol, creusant la terre sous ses doigts crispés, pendant qu'Aly Muley continuait sa recherche. La sébile fut remise à l'eau... on la suivit encore, elle s'arrêta comme la première fois, et le filet, rejeté de nouveau et retiré comme il l'avait déjà été, ramena enfin le corps de l'infortunée Léda.

On la déposa sur la rive, on la dégagea des herbes qui l'enveloppaient; des femmes s'en emparèrent, et, suivies de toute cette population consternée, elles prirent le chemin de la ferme. Au milieu de la nuit, ce cadavre porté par des femmes, éclairé par des lumières vacillantes, dans un douloureux silence, avait quelque chose de mystérieux et de lugubre. On avait entraîné Bricord jusqu'à sa maison. Lorsque le cortége y arriva, Aly Muley vit Bricord à genoux au milieu de la salle basse. Au moment où le cadavre entra, Bricord se leva lentement,

le regarda, s'approcha de lui et le contempla longtemps.

Aly Muley eut peur qu'à son tour Bricord n'eût perdu la raison ; il voulut éloigner des yeux de l'infortuné fermier ce spectacle de mort.

— Portez-la sur son lit, fit le soldat.

— Non..., dit Bricord d'une voix brève, non...

— Mais que prétends-tu faire? reprit son ami.

— Aly, repartit le fermier sans quitter le cadavre des yeux, Aly, au-dessus de la cheminée, il y a mon vieux sabre de spahi, prends-le...

— C'est fait, lui dit Aly qui craignait l'explosion de ce calme terrible.

— Prends aussi le tien, Aly, continua Bricord de la même voix ferme et brève, et sans détourner les yeux du corps de Léda.

— Le voici...

— Bien, fit Bricord, l'œil toujours fixé sur le cadavre.

— Que veux-tu donc faire ? lui dit Aly.

Bricord repoussa tous ceux qui soutenaient le corps de la victime, et s'en emparant avec rapidité, il la souleva, la prit dans ses bras, la chargea sur ses épaules, et cria à Aly Muley :

— Et maintenant, suis-moi.

XII

DÉNOUMENT.

Le magistrat qu'on avait annoncé chez Montéclain avait fait appeler près de lui tous les personnages de cette histoire qui se trouvaient au château. Il prit place et se prépara à les interroger.

— Monsieur, dit-il à Montéclain, une lettre de vous est venue avertir les magistrats que M. le colonel Thomas Rien, peu d'heures après avoir quitté votre maison, avait été frappé d'un

coup de feu ; vous ajoutiez en même temps que, depuis quelques jours, une femme habitant ce pays avait tout à coup disparu. Vous avez appelé les investigations de la justice sur ces faits qui, si je dois en croire quelques expressions de votre lettre, ont entre eux une connexité que vous vous réservez de me révéler. Veuillez me dire tout ce qui peut m'éclairer à cet égard.

Montéclain allait répondre, lorsque le colonel prit aussitôt la parole.

— Pardon, monsieur, dit-il, j'ai déjà remercié, comme je le dois, M. de Montéclain, de l'empressement qu'il a mis à faire rechercher l'auteur de la blessure que j'ai reçue. Son amitié pour moi, le vif chagrin qu'il a éprouvé de cet accident, l'ont persuadé, un moment, qu'il était le résultat d'un crime. Pour ma part, je suis convaincu qu'un misérable hasard a été seul cause de ma blessure.

Chacun se regarda avec étonnement ; Montéclain sourit à Julie, et lui dit tout bas :

— Tout le monde se gâte à votre exemple, madame ; il va aussi pardonner.

Julie ne répondit que par un signe, mais il disait l'intelligence de leurs âmes. Le colonel continua :

— Je ne suis connu de personne dans ce pays;

je ne peux pas, je ne dois pas y avoir d'ennemis. Ce crime ne serait donc que celui d'un misérable qui eût voulu me voler ; on ne l'a pas fait.

— Mais comment, dit le procureur du roi, expliquez-vous alors ce coup de feu ?.,.

— Je dois croire, et tout le monde ici doit croire comme moi, reprit le colonel, que quelque pauvre braconnier se sera imaginé abattre un cerf ou un sanglier, et qu'il aura tiré précipitamment ; le hasard, plus que sa volonté et son adresse, aura fait que la balle m'a atteint... Mais quant à moi, ajouta-t-il en regardant tout le monde d'une façon significative, je ne veux ni ne puis croire à l'intentíon d'un crime.

— Pensez-vous comme M. le colonel ? dit le magistrat à Montéclain.

— Le colonel, répondit celųi-ci en souriant, a rapporté de l'Afrique un dédain pour les balles, qui lui a fait considérer comme un accident ce que, moi, j'ai regardé comme un crime. Je me suis trompé, j'en conviens, et l'on m'excusera d'avoir été trop vite alarmé, car ce sera toujours un bonheur pour moi que de reconnaître qu'en de telles affaires, il n'y a de coupable que le hasard, et que la justice n'aura pas à inscrire un nouveau nom sur les listes fatales des condamnés...

— Pensez-vous ainsi, M. de Montaleu? dit le procureur du roi.

— Oui, répondit M. de Montaleu d'une voix mal assurée, je pense... je dois croire que le colonel, qui sait la vérité... a raison de parler comme il l'a fait.

Puis, pendant que le magistrat prenait note de ces diverses réponses, le marquis de Montaleu dit tout bas à Thomas :

— Merci, mon fils, merci de votre générosité pour ce misérable.

— Il porte notre nom, mon père, fit de même le colonel.

— Je ne vois pas, dit le magistrat, que nous ayons à donner suite à cette affaire : il ne reste plus qu'à découvrir la malheureuse qui a disparu. Quelle est cette femme?

— C'est, reprit Montéclain, la femme d'un de mes fermiers.

— Je le sais, elle a quitté sa ferme il y a deux jours, et depuis on n'a plus entendu parler d'elle.

Ce qui eût été très-facile à expliquer, si l'on eût voulu tout révéler, devenait fort embarrassant du moment que l'on voulait épargner à Hector, c'est-à-dire au nom de Montaleu, le scandale d'une accusation infamante.

— Voyons, reprit le procureur du roi, sur qui portent vos soupçons ? Est-ce un enlèvement, une fuite , une séquestration, un assassinat?

— Ce n'est rien de tout cela..., dit Champmortain. Il n'y a pas trois heures que j'ai rencontré, dans la forêt, madame Bricord, très-tranquille et très-bien portante, et se dirigeant du côté de la ferme.

A cette réponse de Champmortain, Montéclain se leva avec inquiétude.

— Léda à la ferme ! s'écria-t-il.

Il appela.

— Où est Bricord ? demanda-t-il.

— Il n'est pas revenu au château, répondit-on.

— Quoi ! dit Montéclain à Julie, il ne vous a pas accompagnée?

— Il n'était plus avec moi quand je suis descendue de voiture.

— Et Aly Muley?

— Il n'y était pas non plus.

— Oh! les fous ! les insensés ! s'écria Montéclain avec chagrin, ils auront fait quelque malheur...

Montéclain avait à peine prononcé ces paroles, qu'un grand bruit éclata tout à coup ; des voix tumultueuses retentissaient dans la cour du château ; on entendit s'ouvrir brusquement les

portes du vestibule; des pas précipités traversèrent les premiers salons, et l'on vit enfin entrer Aly Muley, pâle, bouleversé, les cheveux en désordre, l'œil égaré; il se laissa tomber tout haletant sur un siége; il avait du sang sur le visage et sur les mains.

— Tu es blessé? lui dit vivement le colonel.

— Oui... non, répondit-il brusquement, c'est mon sang... ou... c'est le sang des autres.

— Le sang de qui?... demandèrent à la fois le magistrat et Montéclain.

— Je vais vous le dire, fit Aly Muley dont les dents claquaient et dont tout le corps frémissait d'un tremblement convulsif.

Tout le monde se pencha pour l'écouter. Aly continua d'une voix sourde :

— Nous venions de repêcher la pauvre femme...

— Quelle femme?... dit Montéclain.

— Eh bien, elle, la femme de Bricord..., reprit Aly. C'est que vous ne savez pas... A peine avions-nous quitté la ferme pour suivre la voiture de madame la comtesse, que voilà Bricord qui s'esquive. Je m'imagine qu'il a oublié quelque chose chez lui et je continue à suivre... Mais arrivé à vingt pas d'ici je m'aperçois qu'il n'est pas revenu... Il n'y avait plus de danger pour la

bonne dame que voilà... On était à la porte du château... Je m'inquiète de Bricord... et je retourne à la ferme. Je longeais la rivière, vous savez, au-dessous du moulin, dans l'allée des grands saules... Tout à coup... voilà quelque chose de blanc et de léger comme une ombre qui traverse la route à vingt pas devant moi, et puis... voilà que j'entends que ça tombe dans la rivière...

« Je cours du côté où j'ai vu passer l'ombre et où j'ai entendu le bruit... Rien... C'était uni comme une glace... Je n'étais pas là depuis une demi-minute que voilà Bricord qui arrive... Il criait après sa femme... il criait après Léda...

« — Elle est là, lui dis-je en lui montrant la rivière...

« Le pauvre Bricord s'y jette, va, revient, replonge, s'en va tout à fait ; enfin je l'en retire, et puis après... elle aussi...

« — Léda!... s'écrie-t-on de tous côtés.

« — Oui, mais morte... finie... perdue... Elle était folle, à ce qu'il paraît ; mais elle avait vu son enfant... ça l'avait éveillée... alors elle s'était trouvée en face de Bricord... Alors... oh ! elle ne le connaissait pas, la pauvre femme, elle s'était imaginé que parce que c'était un soldat, un paysan qui ne savait ni lire ni écrire, il n'y

avait pas là-dessous un cœur... d'or. Oui... oui,... fit Muley, brave comme un lion... bon comme tout ce qu'il y a de bon... Pauvre Bricord !... »

— Continue, mais continue donc ! s'écria le colonel.

— Enfin elle était repêchée, nous l'avions apportée dans la ferme. Alors Bricord se prit à la regarder d'un air si tranquille, que ça me fit venir froid. Nous étions tous là sans savoir où il voulait en venir, lorsqu'il me dit tout à coup de prendre son sabre et le mien. J'ai fait ce qu'il m'a dit. J'ai peut-être eu tort. Mais, voyez-vous, à ce moment je ne sais pas ce qu'il m'eût demandé que j'eusse pu lui refuser, tant je tremblais de le contrarier. Enfin, c'est comme ça. Tant il y a, qu'à peine je tenais les deux sabres, que le voilà qui prend le corps de sa femme, comme celui d'un enfant endormi, et qu'il me dit comme lorsque nous marchions au feu : « Suis-moi ! » Dame ! je l'ai suivi.

Un sentiment de terreur passa dans le cœur de tous ceux qui écoutaient Aly Muley.

— Eh bien ? eh bien ? fit vivement Montéclain.

— Nous allions, reprit Aly Muley, ou plutôt Bricord allait, et je le suivais... C'était terrible à voir... Il portait la pauvre femme dans ses bras, sa tête était penchée sur l'épaule et allait deçà

et delà ; les bras tombaient le long du dos de Bricord, ballant à droite et à gauche ; je ne pouvais en détacher mes regards, et avec mes deux sabres sous le bras, j'avais peur en face de ce cadavre ; il m'attirait, il m'emmenait... je l'aurais suivi au bout du monde sans dire un mot... Tout à coup...

Aly Muley s'arrêta.

On s'approcha avec plus d'anxiété.

— Eh bien ?...

— Ce n'est rien, dit-il ; mais j'ai failli me trouver mal... ça m'a glacé... Tout à coup Bricord s'arrête... je marchais sur ses talons ; je ne savais pas qu'il allait s'arrêter, et je vais me heurter la tête contre la tête de la morte, ses lèvres sur ma bouche... ah ! j'ai eu peur.

— Achève donc, dit le colonel.

— Oui... oui... m'y voilà, reprit Aly Muley ; Bricord s'était arrêté, parce qu'il avait entendu des voix... Ça me tira du froid que j'avais : c'étaient les voix de M. Hector de Montaleu et de madame Amab.

Tout le monde tressaillit, pressentant quelque affreuse rencontre.

— C'était Hector ! fit M. de Montaleu d'une voix tremblante ; et qu'est-il arrivé ?

— Vous allez voir, répondit Aly Muley.

D'abord Bricord resta un moment immobile, puis il se remit à avancer, mais à pas de loup. Nous arrivâmes ainsi au coin d'un carrefour; les deux complices se disputaient. Lui était à pied, elle dans sa voiture.

« — Où allez-vous? disait M. Hector à la Lionne.

« — Que vous importe?

« — Ah! reprit alors le vicomte, vous m'avez poussé dans le crime, et maintenant vous m'abandonnez... »

— Quoi! fit M. de Montaleu en interrompant le soldat.

— Continuez, dit sévèrement le procureur du roi; continuez.

Aly reprit :

« — Vous êtes un lâche, lui répondait-elle; vous deviez demander raison à Montéclain de sa conduite envers vous.

« — Mais vous ne savez donc pas, lui disait l'autre, que j'ai fait demander à Brias et à Champmortain de se charger d'aller porter une provocation, et que tous deux s'y sont refusés?

« — Parce que vous avez manqué de courage, lui répondit la Lionne.

« Le cocher fouetta les chevaux, mais M. Hector

les prit aux guides. La voiture recula, les chevaux se cabraient, tout allait se briser...

« — Mais que voulez-vous? s'écria madame Amab.

« — Je veux que vous restiez... car je vais être poursuivi, moi, parce que j'ai écouté vos perfides conseils, parce que vous m'avez poussé à assassiner le colonel...

« — Est-ce moi, lui repartit madame Amab, qui vous ai fait assassiner la malheureuse Léda?... Laissez-moi partir...

« — Léda? disait Hector, Léda est folle et je ne la crains pas.

« — Léda est morte, cria tout à coup Bricord, et la voici...

« Et en disant ça, reprit Aly, Bricord sortit de la ramée et s'élança au milieu du carrefour. Le vicomte s'était retourné à sa voix, le poing levé et prêt à frapper; mais il se trouva face à face avec le cadavre de Léda, que Bricord lui présenta.

« — Regarde... regarde, lui criait Bricord pendant que l'autre reculait, elle est morte... c'est ton tour.

« C'était terrible..., fit Aly d'une voix sourde, j'en avais le frisson... Bricord avançait toujours... l'autre reculait. Enfin Bricord... ah!

mon Dieu! la pauvre femme!... Bricord... il fallait qu'il fût bien malheureux... Bricord la jeta contre M. Hector de Montaleu en lui disant : « Est-ce que tu n'oses plus l'embrasser ? » Elle tomba sur le gazon entre eux deux. C'était pitié de la voir ainsi. »

Aly Muley s'arrêta, et Montéclain lui dit d'une voix inquiète :

— Et Léona... Léona ?...

— Oh! reprit Aly d'un ton brusque et amer, madame Amab ne perdit pas la tête, elle voulut fuir; le cocher fouetta encore les chevaux. Je vous le jure, j'aurais laissé aller la voiture... moi...car enfin... je ne sais pas !... mais la roue allait passer sur le corps de la pauvre morte... mille tonnerres ! je ne fis qu'un mouvement. Je flanque un revers de mon sabre sur le nez des chevaux... qui hurlent, qui dansent, qui reculent, et qui culbutent la voiture dans un fossé où tout se brise, pendant que Bricord, qui tenait l'autre sabre, disait toujours au vicomte : « Dé« fends-toi ! » L'infâme barguignait, il disait qu'il ne voulait pas.

« — Regarde, lui répétait Bricord, la voilà par terre, celle que tu as perdue... et tuée... Elle est punie, elle... c'est ton tour.

« Il faut vous dire, reprit Aly, qu'on nous avait

suivis petit à petit, si bien qu'en ce moment, nous étions plus de vingt dans le carrefour, et quelques-uns avaient des torches.

« — Veux-tu te battre? criait toujours Bricord.

« — Non, disait-on de tous côtés, il faut l'arrêter... Il y a un procureur du roi d'arrivé.

« Ça le décida.

« — Donne-lui ton sabre, me cria Bricord.

« Je le lui donnai. Alors... Ah ! miséricorde !... j'en ai vu des gens qui se battaient, et vous aussi, colonel ; mais rien de pareil... ils n'ont pas dit un mot... on n'entendait que leur respiration... c'était comme un râle... et puis des coups terribles, sans se presser... et, à chaque coup, un plus gros soupir... et le râle qui revenait plus furieux... car, ils ne se battaient pas, ils se tuaient ; ils avaient la tête fendue, les bras hachés, la poitrine ouverte ; ils frappaient toujours.. Enfin, Bricord se trouva tout à coup arrêté par le cadavre de Léda... il trébucha, et pendant qu'il se remettait, le géant... tonnerre du ciel !... le géant lui poussa un coup de pointe... ce fut le dernier ; mon pauvre Pierre chancela et tomba juste sur le corps de sa femme. »

— Mort !... firent toutes les voix de ceux qui écoutaient le spahi, dans un douloureux effroi.

— Bien mort..., répéta Aly Muley. Je ne voyais plus, je n'entendais plus. Je m'étais jeté sur Bricord, lorsque tout à coup j'entends pousser un cri... C'était Hector, qui, tout couvert de blessures, s'était traîné jusqu'à la voiture... Cet homme était bâti de fer et de pierre... et tout blessé qu'il était, il en tira sa complice, qui se débattait au fond, comme si c'eût été un enfant; il la traîna jusqu'auprès des deux cadavres.

« — Tiens, vois-tu ton ouvrage? dit-il à la misérable.

« Et en parlant ainsi il leva le sabre sur elle; mais, à l'instant même, un coup de pistolet retentit... Le géant recula en rugissant comme un lion touché, mais manqué, puis il s'abattit d'un coup. »

— Le malheureux !... dit M. de Montaleu.

Personne ne répondit à cette exclamation.

— Mais Léona ! s'écria Montéclain.

— Ah! reprit Aly Muley, elle... voilà la chose... vous n'allez pas le croire... c'est affreux... ce n'est pas possible, mais c'est comme ça... A peine le vicomte était-il tombé, qu'elle présenta aux autres la gueule de son autre pistolet en disant :

« — Place... place... ou je brise la tête à qui bouge.

« Je croyais le vicomte achevé !... mais le voilà qui se redresse et qui se met à crier :

« — C'est elle qui m'a fait assassiner le colonel...

« A ce mot-là, je m'élance sur elle, je l'attrape, et je lui dis que je l'arrête; elle ne veut pas et m'envoie une balle dans les côtes... ça m'écorche... ça glisse... je la retiens tout de même... mais enfin c'était une femme, on ne peut pas frapper dessus comme sur un homme... Je lui empoigne une main... mais elle avait pris un petit couteau de l'autre. Je veux la saisir, elle me le plante dans la poitrine... ce n'était rien... plus de rage que de force... une égratignure... Alors je lui dis... ça, je jure devant Dieu que je le lui ai dit... d'ailleurs il y avait des témoins... Je lui dis :

« — Voulez-vous vous rendre? je ne vous ferai pas de mal...

« Elle se sauve, je cours après, je l'attrape... elle veut me frapper... je lui prends les deux mains...

« — En voilà assez, lui dis-je, c'est fini de faire du mal aux honnêtes gens...

« Elle ne répond rien, mais il me semble en-

tendre craquer ses dents, et puis un cri... pas un cri... un sifflement... comme si sa gorge se déchirait. Je lui dis :

« — Suivez-moi.

« Elle tombe sur ses genoux... je veux la relever... elle tombe tout à fait... Je la secoue, je l'appelle, je la soulève... Rien !... Je prends une torche, je la regarde : elle avait les yeux ouverts, elle était blanche comme un marbre, et ses lèvres toutes bordées d'une écume de sang... Je la secoue... Rien !... Elle était morte... »

Tout le monde resta foudroyé.

— Alors, fit Aly d'une voix épuisée, je me suis sauvé... et me voilà...

— Messieurs, dit le magistrat, le récit de cet homme vient de me prouver qu'il s'est commis ici des crimes que vous avez voulu soustraire à la justice des hommes.

— La justice de Dieu s'en est chargée, dit Montéclain. Cela vaut mieux, croyez-moi.

— Tout n'est pas fini, reprit le magistrat ; il faut que je sois assuré que ce qu'a dit cet homme est vrai.

— Il y a ici tous les paysans qui m'accompagnaient qui sont prêts à témoigner que je n'ai pas menti d'un mot.

On les fit entrer ; mais ce fut avec un profond

étonnement qu'on vit Amab s'avancer au milieu d'eux.

— Vous ici ? lui dit Montéclain.

— Oui, pour affirmer que le récit de ce soldat est exact. Il n'a point frappé la misérable femme qui est morte.

— Mais elle est morte, cependant. Qui l'a tuée? fit le magistrat.

— La main de Dieu, son crime, sa rage, repartit Amab. Ce cœur féroce s'est brisé dans sa poitrine et l'a étouffée.

Amab avait raison, Léona n'avait pas une blessure sur le corps, pas même la trace d'une meurtrissure. Elle était morte de la pensée de son impuissance.

XIII

CONCLUSION.

Deux mois après, les lettres suivantes parvinrent au château de Montéclain.

De Brias à Montéclain.

« Mon ami, je m'embarque tout à l'heure pour Naples, et je n'aurais rien ajouté à la dernière lettre que je vous ai écrite, et où je vous ai remercié de m'avoir rendu à moi-même, à ma carrière perdue sans vous, si je n'avais à vous annoncer une étrange nouvelle. Hier, en visitant

le vaisseau sur lequel je dois faire la traversée, j'y ai trouvé deux personnes dont je n'ai plus entendu parler depuis le jour de notre réunion au château de Montéclain.

« Le premier est Villon, ce brave et digne garçon qui, après avoir apporté de Paris les papiers qui pouvaient tous nous perdre, et qui nous ont tous sauvés, est reparti sans vouloir revoir madame de Monrion. Il a vendu sa maison ; il quitte la France. « Elle est heureuse, m'a-« t-il dit, je n'ai plus rien à faire dans notre pays. » Mais ce qui vous paraîtra étrange, c'est le compagnon de voyage qu'il avait choisi ; c'est le second personnage que j'ai trouvé là. Ce compagnon de voyage, c'est Amab. Je lui ai témoigné mon étonnement de le voir avec Villon. « Nous « parlerons d'elle, » m'a-t-il répondu. .

« Adieu, Montéclain, restez heureux..., etc. »

Du colonel Thomas Rien au marquis de Montéclain.

« Mon ami, je vous écris au sortir de l'église où mon père a réparé autant qu'il le pouvait l'erreur fatale où il est resté si longtemps. Je suis heureux, et c'est à vous que je dois le dire le premier, vous à qui je dois le bonheur... Demain, je me mets en route pour l'Afrique avec

Aly... Pardonnez-moi de ne pouvoir assister à votre bonheur..., etc. »

De Charles Thoré à la comtesse de Monrion.

« Ta lettre m'arrive à Rome, ma Julie, je pars, j'accours, attends-moi pour devenir marquise de Montéclain. Je profite d'un courrier extraordinaire envoyé par l'ambassade pour t'écrire, mais je serai à Lavordan presque aussitôt que lui... Attends-moi. »

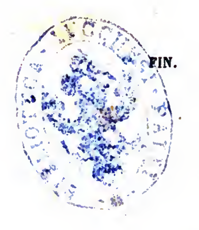
Huit jours après, mille lettres partaient du château de Montéclain avec la formule usitée :

« M. le marquis de Montéclain a l'honneur de vous faire part de son mariage avec madame la comtesse de Monrion. »

Post-scriptum.

Nous pensions que toutes ces lettres pouvaient suffisamment remplacer le chapitre final que tout auteur doit mettre à la fin de son livre, sous le titre, charmant pour tout le monde, de

CONCLUSION. Nous nous étions trompé, et une nouvelle communication vient de nous être faite. C'est une circulaire de M. de Montaleu aux électeurs de la Nièvre pour leur recommander la candidature de M. de Montéclain.



FIN.